



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 07581338 0

Sandusky

ZÉPHYRE,

OU

LE BERCEAU DE FLORE.

)

Sanchamia

NKT





Binet del.

Berthe sculp.

LE GENIE DES ARTS
invitant la France à la Paix.

ZÉPHYRE,

OU

LE BERCEAU DE FLORE,

ROMAN

IMITÉ DU GREC PAR S...

E. J. J. Sancha [unclear]



Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière
André-des-Arcs, n°. 9.

AN V. — 1797.

M. E. T.

O B S E R V A T I O N S

P R É L I M I N A I R E S.

L'AMOUR des arts m'a conduit, il y a quelques mois, en Italie, sur les traces de nos phalanges guerrières ; et tandis que le bruit éclatant du canon de la France retentissoit au loin sur les rives du *Pô*, du *Lodi* et de l'*Adige*, je parcourrois paisiblement les bibliothèques. C'est-là que j'ai tiré de la poussière un roman poétique, écrit en langue grecque, inconnu au monde savant. Ce roman m'a intéressé ; l'imagination de l'auteur m'a paru riante et variée ;

6 OBSERVATIONS

et je viens de faire de cet ouvrage une imitation française que je m'empresse d'offrir au public. Mais, en ce moment-ci, dira-t-on peut-être, votre ouvrage pourra-t-il réussir? — Pourquoi non? Groyez-vous qu'on ne se lasse jamais de promener sa vue sur le théâtre de la guerre, et qu'on ne préfère pas quelquefois le commerce des Muses au tumulte bruyant de Bellone? Le dieu Mars, après avoir allumé sa fureur dans l'ame des combattans, n'alloit-il pas se reposer dans les bras de la déesse des Amours? J'offre donc cet ouvrage aux amateurs

de l'agréable littérature! Les hommes sévères, qui ne cherchent par-tout que le sérieux, l'abstrait et le profond, ne doivent pas le lire ; mais le sexe aimable, qui se plaît à voir fumer de l'encens sur les autels de la beauté ; la tremblante vieillesse, qui porte avec joie ses regards sur les tableaux lointains de ses belles années ; la jeunesse fougueuse, qui veut apprendre à préférer au cynisme et à la débauche, cette volupté décente, agréable, qui sème de fleurs la carrière épineuse de la vie ; tous les lecteurs enfin qui désirent un instant

OBSERVATIONS, &c.

d'amusement, verront peut-
être cette production avec
quelque plaisir.

Il est à noter que les deux

éditions de l'ouvrage de M. de

Voltaire, à Paris, sont fort pro-

ches l'une de l'autre, et que la

différence entre elles n'est pas

très grande, mais que la seconde

édition est plus complète que la

première, et que l'auteur a fait

des corrections dans la seconde

édition, et que les deux éditions

sont presque identiques.

Il est à noter que les deux

éditions de l'ouvrage de M. de

Voltaire, à Paris, sont fort pro-

ches l'une de l'autre, et que la

différence entre elles n'est pas

H Y M N E

AUX BEAUTES DE CORINTHE

E T D' A T H E N E S.

Divinités des ames sensibles, prêtresses du temple de la volupté, femmes, femmes célestes, Zirphé, Laïs, Alcyne, le souvenir de vos faveurs vient m'enivrer encore d'amour ; d'espérance et de désir. J'ai puisé dans vos yeux le feu qui fait pétiller mon sang dans mes veines brûlantes. En me pressant de vos bras amoureux, vous avez noyé mon ame dans un océan de délices ; vous m'avez rendu le plus passionné, le plus heureux des hommes, et je veux être reconnoissant. Pour prix de vos faveurs, beautés enchanteresses, daignez recevoir, avec la dédicace de mon livre, mes hommages sincères.

Heureux l'homme sensible qui savoure à longs traits le plaisir délicieux de contempler vos charmes ; heureux celui qui , pressant mollement sa bouche sur la vôtre, nourrit son cœur du feu de vos soupirs ; heureux celui qui , langoureusement penché sur votre sein palpitant, expire dans vos bras d'amour et de plaisir.

Sexe charmant , qui brillez dans ces contrées , sans vous la Grèce seroit un lieu d'exil ; nous n'y verrions que des jours nébuleux : c'est vous qui rendez le temps serein , et qui faites naître les fleurs : les hommes , sans vous , seroient des automates : lennui , la tristesse les assiégeroient toujours : les nuages de l'ignorance les investiroient de toutes parts ; ils seroient grossiers , barbares et féroces. Sexe enchanteur , si d'une main vous nous offrez les myrtes de

Vénus, vous nous présentez de l'autre les palmes de la gloire : par un souffle de flamme, vous savez ranimer notre génie éteint : vos mœurs douces et paisibles nous inspirent sans cesse l'amour de la bienfaisance.

Filles du Ciel, beautés ravissantes, tous les êtres s'empressent de vous rendre hommage ; pour animer vos graces, on voit le jour paroître : c'est pour vous chanter que la musique fait retentir nos théâtres des sons les plus flatteurs : c'est pour nous offrir vos charmes que la toile s'anime, et que le marbre respire. Quelle régularité, quelle proportion, quelle délicatesse dans vos traits ! Femmes, femmes, vous êtes le plus bel ouvrage qui jamais soit sorti des mains des immortels : vos regards sont vifs et purs comme les rayons de l'aurore ; votre peau est aussi fine que le duvet des fleurs ; le souffle de

Zéphyren'est pas plus doux que vos
accens; la nature a coloré du même
pinceau et vos joues et les roses; et
votre ame.... je puis la louer digné-
ment; elle est aussi belle que vos
attrait.

• ZÉPHYRE,

O U

LE BERCEAU DE FLORE.

CHANT PREMIER.

C'est toi que j'imploré, tendre époux de *Psyché*. Je voudrois célébrer les amours de Flore et de Zéphyre. Fais que mes airs soient agréables comme le murmure d'un ruisseau diaphane qui fait couler ses flots argentés à travers des bocages fleuris ; qu'ils soient variés ainsi que les couleurs de la fraîche rosée qui brille à nos yeux sur l'émail des parterres, dès que le soleil du matin embellit la nature de l'or de ses rayons ; fais qu'ils soient doux comme la voix de Zéphyre lui-même.

Non loin du palais de l'amante de Céphale brillent les parterres de Flore. Que l'on ne vante plus Tempé,

ce vallon fertile où les nymphes d'Hypocrène dansent en chœur sur le gazon fleuri aux accords d'Apollon. Que l'on ne parle plus des jardins de Gnide, où le concours brillant des Graces et des Amours célèbre de concert les charmes de la volupté. Sous le voile léger d'un air pur et serein, Flore voit s'embellir ses jardins fortunés. Des allées de jasmins forment les avenues de ce riant asyle où la nature étale ses plus rares trésors. Au milieu de ces parterres s'élève entre des cascades le berceau de la déesse : des lilas en fleurs ombragent ce berceau ; leurs gerbes brillent agréablement à travers la verdure, et répandent au loin le plus doux des parfums. La tubéreuse et l'anémone croissent à l'entrée, et s'élèvent du sein d'un gazon naissant.

Dans l'intérieur du berceau , près d'un lit de roses , jaillit une fontaine d'une eau plus pure que le nectar : cette source sort du pavillon avec un doux murmure ; et passant à travers des routes ombragées , elle donne en fuyant la vie à mille fleurs ; se divisant ensuite en filets de cristal ; elle arrose tout le parterre.

Des nymphes à la taille élégante , au sourire ingénu , voltigent dans ces lieux : les unes font circuler des eaux pures auprès des jeunes arbres-seaux ; les autres donnent aux fleurs les couleurs de la pourpre , de l'aurore ou de l'azur : quelques-unes placent , le long des routes du jardin , des vases d'amarantes , de narcisses ou de rézéda. Le fils d'Eole et de l'Aurore vint encore embellir cet asyle. Rien n'égale les attractions de ce

jeune dieu. Zéphyre a tous les charmes de l'Amour : c'est un génie ailé comme lui ; mais plus vif, plus inconstant, plus agile ; sur ses tendres joues, deux roses semblent s'épanouir ; sur son menton paroît un duvet velouté, semblable à celui de la pêche ; dans ses beaux yeux qu'anime le feu du désir, la douce gaîté respire ; sa bouche est comme une fleur nouvellement éclosé ; rien n'égale sa fraîcheur, et des guirlandes ornent ses cheveux qui flottent sur son cou d'albâtre, ou parfument les airs, en exhalant l'odeur de l'ambroisie. Zéphyre, après avoir quitté les plaines de l'Aurore, étoit retenu dans ces jardins par un charme invincible : il se déroba pendant quelque temps aux regards de Flore et de ses nymphes. Celles-ci s'étant un jour assemblées

sous le cintre de quelques orangers, Zéphyre ; sans être apperçu , fit naître auprès d'elles la plus belle des fleurs. Elle fut à l'instant proposée pour être le prix de celle qui chanteroit le mieux ; Naïs et Zérita voulurent concourir , et la première commença ainsi :

Amans tendres et passionnés, écoutez la raison dans vos plus grands transports ; éloignez de votre cœur la jalouſie trompeuse.

La jeune Aspasie connut le berger Hilas , et jamais amour ne fut plus violent : ils devoient se trouver à la première lueur du crépuscule du matin , dans un bocage peu éloigné du hameau qu'ils habitoient. La bergère Eglé avoit une égale tendresse pour le jeune Hilas , qui ne voulloit pas répondre à son amour. Ayant

appris que ce pasteur alloit au point du jour à l'entrée du bocage, elle s'y rendit la première. Hilas arrive bientôt; il apperçoit de loin une jeune bergère dans l'obscurité du bosquet; et croyant que c'est Aspasie, il s'écrie avec l'accent de la passion : *Viens dans mes bras, tendre objet de mes vœux; ton exactitude me fait connaitre l'ardeur de ton amour: chère amante, l'Aurore se lève maintenant avec des couleurs moins belles que celles qui t'embellissent; et ton ame est pure comme l'air que je respire... avec de si belles qualités, est-il possible que tu m'aimes!...* Mais Hilas reconnoît Eglé qui s'est approchée de lui. Le berger délibère s'il doit s'enfuir ou rester. La belle Aspasie, qui étoit venue dans ces lieux tout de suite après Hilas, vient d'entendre

ees paroles qui déchirent son cœur. La fureur la transporte ; elle tend un arc qu'elle portoit toujours lorsqu'elle alloit aux champs, et veut percer sa rivale. Le trait part, et frappe la poitrine d'Hilas. Un cri aigu lui annonce la blessure du berger. Aspasie accourt ; Eglé s'enfuit. L'amant n'a que le temps de découvrir l'erreür, et de dire : *Je te pardonne.* Il expire dans les bras d'Aspasie, qui se frappe du même trait, et meurt.

Amans tendres et passionnés, écoutez la raison dans vos plus grands transports ; éloignez de votre cœur la jalouse trompeuse. Ainsi chanta la nymphe Naïs ; et Zénila dit à son tour :

Jeunes nymphes, qui faites les cruelles, apprenez que tôt ou tard vous aurez de l'amour.

Damon adoroit Melinde ; celle-ci fuyoit toujours les poursuites de l'enfant de Cypris. Le berger avoit beau lui dire : *Cruelle, tu vas me faire mourir !* Melinde ne lui répondoit que par un sourire moqueur. Cependant Damon , qui n'avoit encore vu que seize printemps , voyoit ses graces disparaître ; il dépérissoit comme une fleur qui le matin s'étant épanouie , penche langoureusement sa tête vers le milieu du jour , pour éviter les rayons brûlans de l'astre qui l'a fait éclore. Déjà le soir étoit venu ; Melinde dansoit sous un ormeau avec quelques-unes de ses compagnes ; Damon vole dans ces lieux : *Melinde , s'écrie-t-il , puisque tu me refuses la vie , sois le témoin de ma mort.* A l'instant il se perce d'un poignard , et tombe aux pieds de la

bergère. Cette fois les feux de l'amour pénétrèrent dans son cœur : la blessure ne fut pas mortelle : la bergère aimait passionnément ; et des baisers ardents firent renaître la fraîcheur sur les joues de Damon.

Jeunes nymphes, qui faites les cruelles, apprenez que tôt ou tard vous aurez de l'amour.

Les deux nymphes avoient chanté avec une égale mélodie, mais il n'y avoit qu'une rose. Leurs compagnes délibèrent, et ne savent quel parti prendre, lorsque Zéphyr en fait éclore une autre aussi vermeille, aussi fraîche que la première, la jette au milieu d'elles, et s'enfuit avec rapidité.

C H A N T I I.

SUR les rochers déserts des montagnes de la Thrace, l'amoureux Orphée, privé de sa chère Eurydice, se sentoit absorbé dans les noires vapeurs d'une tristesse amère : « Le monde est mort à mes yeux comme l'espérance au fond de mon cœur, disoit ce poète aux échos attendris ; l'univers me paroît enveloppé d'un voile funèbre, et mon ame oppressée prend la teinte des lugubres tableaux qu'offre devant moi la nature expirante. L'ennui, le sombre ennui détruit dans un instant les plaisirs légers qui voudroient me consoler des peines que j'endure. Accablé sous le poids des revers,

» je traîne en murmurant la chaîne
 » pesante qui m'attache à la vie , et
 » crois sans cesse entendre gronder
 » sur ma tête le char destructeur de
 » la mort. Nymphes d'Hypocrène ,
 » percez de vos rayons la nuit qui
 » m'environne , et daignez faire sor-
 » tir de ma lyre des sons assez flat-
 » teurs pour affoiblir mon infortune ,
 » et charmer mes douleurs cruelles ».

Non moins sensible que ce poète ,
 je me sens entouré des nuages de la
 tristesse et de la mélancolie : pour
 plaire à mes lecteurs , et pour réta-
 blir dans mon âme la sérénité riante ,
 muses , filles du Ciel , inspirez-moi
 des airs aussi doux , aussi mélodieux
 que ceux du tendre Orphée .

Les nymphes voulurent envain-
 découvrir celui qui venoit de jeter
 la fleur ; Zéphyre étoit loin d'elles ;

il étoit occupé à considérer Flore. Dans un endroit reculé de ses vastes jardins, cette déité, assise sur un banc de gazon, s'amusoit à tresser des guirlandes; elle offroit, sans le savoir, aux yeux de son nouvel amant, des charmes séducteurs. Une couronne d'œilletts et de violettes ombrageoit son front blanc comme les feuilles d'un lys fraîchement éclos, et donnoit un nouvel éclat aux ondes de sa blonde chevelure qui se déployoit sur ses épaules nues; ses joues paroisoient rouges comme le feu; on auroit dit que le soleil couchant versoit alors sur elle ses derniers rayons; ses lèvres étoient fraîches comme la rosée du matin, et rien n'égaloit la blancheur éblouissante de sa gorge. Zéphyre sentit son cœur palpiter à la vue de l'immor-

telle. Quels attraits ! disoit-il en lui-même ; que ces contours sont bien pris ! quelle rougeur dans ces deux boutons de rose !... Il brûle du desir d'imprimer sa bouche sur toutes les beautés qu'étaie la déesse ; mais il se modère. Cependant s'approchant un peu plus de son amante, il vole sous la voûte émaillée que forment en se courbant les narcisses et les renoncules ; il soupire, et ses soupirs enflent légèrement la robe de Flore, où l'art a nuancé les plus vives couleurs ; il soupire encore, et les tendres arbustes laissent échapper les fleurs qui parent leurs rameaux, pour en couvrir l'amante de Zéphyre. Il allait dire : *Je vous adore, belle déesse*, lorsque les nymphes accoururent en foule vers leur souveraine : elles la conduisirent dans son berceau, et

lui racontèrent l'aventure de la rose.

Déjà la Nuit conduisoit son char d'ebène dans les régions de l'air; les Plaisirs et l'Amour accompagnant la déesse, déployoient dans le ciel un voile peint d'un sombreazur et semé de saphirs, tandis que Morphée, qui précédentoit le char, répandoit des pavots sur la terre. La jeune Flore, après avoir quitté ses compagnes, s'étoit assise sur un tapis de mousse. L'Amour, qui vouloit la soumettre à ses loix, allume son flambeau dans les jardins de cette déité, et par un pouvoir magique fait paroître dans ces lieux tous les charmes d'Idalie.

Flore se trouve au milieu d'une vaste prairie sous un treillage de jasmin et de myrte. Dans ces lieux agréables les Graces légères effeu-

troient le gazon en cadençant leurs pas, tandis que la troupe des Amours faisait retentir les bocages voisins des accords enchanteurs du luth et de la lyre. D'un autre côté, Vénus, couchée négligemment à l'ombre, appeloit Mars dans ses bras amoureux. Ce dieu s'avancoit du fond de la prairie d'un pas ferme et résolu. Sur sa tête altière brilloit un casque d'acier ombragé d'un panache : une cuirasse de fer couvroit son corps robuste ; une lance éclatante armoit son bras nerveux ; une peau de tigre flottoit sur ses épaules ; son visage étoit sévère, et son regard menaçant. Tel étoit le dieu des combats, lorsqu'il entra dans la prairie. Cependant son armure d'acier ne put arrêter les traits percants de l'Amour. Bientôt Flore n'aperçut en lui que

l'élégant costume d'un jeune berger. Son front étoit orné d'une couronne d'amaranthes. Il étoit revêtu d'un habit blanc comme la neige, et sa main ne tenoit plus qu'une foible houlette. L'amant passionné soupiroit déjà aux pieds de sa déesse, et pour lors un nuage léger les enveloppoit tous deux. Mille fleurs s'épanouissoient en même temps, et remplissoient l'air de leurs odeurs suaves. Les habitans ailés des hedges voisins faisoient entendre des sons langoureux, et des bergers avec des bergères, en célébrant les plaisirs de Vénus, formoient des concerts dont la molle harmonie faisoit naître les sensations les plus délicieuses. Flore considéroit avec un doux transport ces objets séduisans, lorsqu'un jeune dieu, plus beau que l'Amour

même, vola dans le treillage. Ses ailes, en s'agitant, formoient un bruit léger et presque harmonieux. Pour parfumer son haleine, il folâtra d'abord parmi les rameaux fleuris, et vola tout-à-coup sur le sein de la déesse. Ce charmant Génie l'embrassoit étroitement; Flore savouroit à son tour les plus doux baisers sur une bouche vermeille comme la rose, et bien plus fraîche qu'elle; elle s'écrioit dans son ravissement: Que ne suis-je mortelle! que ne puis-je expirer dans tes bras de plaisir et de joie! que ne puis-je.... Mais l'Amour éteint son flambeau, et toutes ces beautés disparaissent comme un songe trompeur qui passe et ne revient plus.

La Nuit avoit replié ses voiles, et l'Aurore au teint frais et vermeil

parcourroit l'Orient sur son char nuancé. Zéphyre qui s'étoit endormi dans un berceau de pampre voisin du pavillon de Flore, fut éveillé par les concerts d'un groupe de génies qui, unissant leurs voix aux sons mélodieux des cygnes, célébroient les attraits de la mère du jour. Il s'écria pour lors, après avoir regardé pendant quelque temps l'asyle où reposoit sa divinité : Non, je ne saurois tarder davantage à me faire connoître ; je veux me présenter à Flore ; je veux lui dire : *Aime-moi, belle déesse, et je vais désormais faire tous mes efforts pour te plaire.....* Je veux tout oublier pour ne penser qu'à elle. Je veux toujours rester dans ces lieux afin de les embellir. Eh ! pourquoi quitterois-je cet asyle ? Sa présence n'est-elle pas pour moi

le bien suprême ? Avec quel délice
je me retrace son portrait ! Que tu
étois belle , jeune Flore , lorsque
je t'apperçus sur le banc de gazon !
Ah ! si tu connoissois l'effet que tes
yeux ont produit sur mon ame!....
En disant ces paroles , accompagnées
de quelques soupirs , Zéphyre s'égara
dans un bosquet de myrte. Après
avoir erré pendant long-temps dans
ses routes sinueuses , il apperçoit
quelques arbrisseaux rangés en cer-
cle , et dont le feuillage avoit plus
de fraîcheur que celui des arbres
d'alentour. L'inconstance et la cu-
riosité l'entraînent aussi-tôt dans ces
lieux ombragés. Quelle joie pour
Zéphyre ! Il voit son amante ; elle
est auprès d'une fontaine qui fait
briller ses eaux vives dans un bassin
d'albâtre. Pendant que la jeune déité ,

de concert avec quelques nymphes, s'amuse à construire un berceau au bord de la source limpide, la naïve Zirphé cherche à l'égayer par de petites histoires. Elle parle ainsi :

Philène et Zoé s'étoient vus lorsque la jeunesse du hameau qu'ils habitoient dansoient dans les prairies; leurs regards portèrent le feu dans leur ame : ils s'aimèrent avec transport; mais la timidité s'empara de leur cœur. Ces deux amans, éloignés l'un de l'autre, soupiroient dans l'intérieur des bocages, et n'osoient jamais se dire : *Nous nous aimons.* L'Aurore coloroit déjà les brouillards errans du matin; Philène apperçut Zoé dormant sous un grand chêne; son cœur palpita, ses genoux chancelèrent; il fut mille fois sur le point de revenir sur ses pas. Cepen-

dant il s'arrêta un instant pour délibérer sur ce qu'il alloit faire. Il hésite, il balance, pose un pied, puis l'autre, foule à peine le gazon, retient son haleine, semble craindre que son ombre fasse du bruit, et s'avance ainsi, comme malgré lui-même, vers l'objet qu'il adore. Que ne sentit pas le pauvre Philène, en considérant de près des charmes auxquels sa passion dopnoit un nouvel éclat ! Vous seuls, tendres amans, pouvez le concevoir. La plus vive rougeur se répand sur le front du berger; son œil s'enflamme, sa poitrine s'enfle, sa joie s'exhale en soupirs amoureux; il se courbe en tremblant: sa bouche effleure à peine la joue de Zoé, qu'il part comme un éclair. Ensuite, regardant de loin si elle s'est éveillée, la même situa-

tion de son amante lui fait connoître qu'elle dort encore. Il revient vers elle, toujours d'un pas léger, et cueille le baiser le plus doux sur une bouche fraîche comme une fleur naissante. Au moment où Philène veut se relever, son pied glisse, il tombe sur le sein de la bergère. Elle s'éveille à l'instant. Quel'on imagine leur pénible embarras ! Ils se regardèrent long-temps sans rien dire, et ce silence étoit le langage le plus énergique de l'Amour. Le berger enfin ouvrit la bouche avec peine, avoua tout à Zoé, et celle-ci lui pardonna. On dit qu'elle voulut encore lui rendre les deux baisers qu'il lui avoit donnés, et que cette heureuse aventure fit entièrement disparaître leur timidité.

C H A N T I I I.

Les paroles de Zirphé rendirent Zéphyre encore plus amoureux. Il s'écria dans l'éloignement : Que ces lieux sont charmans, lorsqu'ils sont embellis par Flore ! Brillante déité, la céleste Vénus, lorsqu'elle s'éleva dans son char de nacre sur la plaine des mers, ne parut pas aussi belle aux yeux des immortels que tu l'es dans cet instant. Les fleurs s'empressent d'éclore sur tes traces, ton souffle caressant parfume les airs, et la douceur de tes regards fait naître la sérénité. Flore, divine Flore, tu rassembles en toi les attraits d'Hébé, la majesté de Junon, et la fraîcheur de l'Aurore.

Quel est le génie, s'écria la déesse,

qui fait retentir les bois de ces airs enchanteurs ? Cessez votre murmur, ruisseaux argentés ; retenez votre voix, sirène des forêts, plaintive Philomèle, ne me dérobez pas des sons qui ravissent mon ame ; et vous, échos de ces vallons, ayez soin de les répéter, afin de prolonger le plaisir qu'ils me procurent.

Ces paroles flatteuses, en allumant la passion de Zéphyre, augmentèrent sa timidité ; il auroit voulu s'élancer aux pieds de Flore, et lui faire part de l'impression que ses appas avoient faite sur son cœur ; mais la crainte l'arrêta dans son vol. Dans ces instans d'amour, de perplexité, d'irrésolution, il apperçoit un char traîné par des cygnes, et qui sembloit effleurer le gazon en s'avançant vers sa divinité.

La jeune Flore, qui venoit de finir le berceau, se tourne plusieurs fois du côté où Zéphyre avoit chanté, fait quelques pas dans le bosquet, s'arrête en paroissant rêver, regarde encore en soupirant, et s'élance enfin dans le char, qui disparaît comme une flèche rapide.

• Zéphyre ne fut jamais plus amoureux que dans ce moment. Mille soupirs s'échappent de son cœur enflammé; son émotion croissante lui laisse appercevoir à peine les lieux qu'il veut parcourir. Il voltige de toutes parts, il cherche les traces que Flore a laissées, et baise l'empreinte de ses pieds délicats. Dieux ! s'écrie-t-il, quel accroissement ma passion vient d'éprouver! une subite agitation s'est emparée de mes sens, et mon cœur ne peut plus soutenir les efforts de

l'amour. Dans cet asyle enchanté , tous les objets ne servent qu'à irriter l'ardeur qui me consume. Elle a disparu comme un éclair , et le trouble qui m'agitoit ne m'a pas permis de la suivre. Dans quels lieux de ces jardins pourrai-je la retrouver ? Clairs ruisseaux , se mire-t-elle dans le cristal de vos ondes ? Arbres épais* , qui lui offrez souvent votre ombrage , et qui l'enrichissez de vos dépouilles, seroit- elle sous vos cintres charmans ? Filles du matin , tendres fleurs , mêlez vos émanations à son haleine embaumée , afin que par la douceur qu'elles recevront de ce souffle épuré , je connoisse l'endroit où mon amante respire. Ainsi parloit Zéphyre en parcourant les parterres de la déesse.

Flore étoit assise à l'ombre de



quelques orangers. Que n'est-il là !
 disoit-elle, ah ! que n'est-il auprès
 de moi ! que ne puis-je le voir une
 fois, une seule fois !... Il m'aime ;
 cependant il se dérobe à mes re-
 gards !... Cruel ! est-ce là le carac-
 tère de l'amour ?... Sa voix douce et
 sonore a porté le trouble dans mon
 ame. Que je l'entende encore, cette
 voix agréable comme les sons du luth
 harmonieux.... Serois-tu celui qu'A-
 mour mit dans mes bras dans des jar-
 dins magiques ? Ah ! si tu étois le
 même !... Dans ma rêverie j'ai com-
 posé ces guirlandes. Belles guirlan-
 des, si vous le courronniez, vous re-
 cevriez un nouvel éclat. Oui, je crois
 que ses attraits répondent à sa voix...
 Je n'entends plus ces accens si tou-
 chans.... il aura pris la fuite, il aura
 quitté ces lieux, il est sans doute in-

..

constant.... Guirlandes, vous êtes inutiles. En disant ces mots, elle effuilla les fleurs. En ce moment un bruit léger se fit entendre derrière elle ; et, tournant la tête, elle apperçoit le plus beau génie qui fût jamais, celui que l'Amour offrit à ses regards. Un violent tressaillement la force à s'élancer tout à coup, en poussant un cri de surprise et de joie. Zéphyre vole vers Flore. Elle recule, elle s'arrête, elle tend les bras pour recevoir son amant. Celui-ci tremble comme la feuille. Il saisit une main de la belle immortelle, la presse contre son cœur, la porte à ses lèvres, et la baise plusieurs fois avec une ardeur voluptueuse. Ses yeux ont rencontré ceux de Flore, et le feu le plus vif embrase ces deux amans. La rougeur colore leur front;

leurs genoux chancelent. Flore, Flore ! s'écrie Zéphyre, pourrai-je soutenir l'excès de ma félicité?...

— Cher amant!... Ils veulent parler encore ; mais leur cœur palpite avec précipitation ; les soupirs étouffent leur voix ; ils se pressent amoureusement, et semblent confus de ne pouvoir prononcer aucune parole. Je connois... je connois que tu m'aimes, dit Zéphyre avec une agitation qui lui permet à peine d'articuler ces mots. — Ah ! si je t'aime.... Pour lors elle penche sa tête languissante sur le sein de Zéphyre. L'amant, par ses baisers, sèche les pleurs d'amour qui s'échappent déjà des yeux de sa divinité. Ils restent quelque temps dans cette situation. En pressant leur poitrine l'une contre l'autre, ils sentent avec un plaisir inconcevable

leurs cœurs enflammés s'élancer au même instant. Dans l'ivresse de l'amour, ils tremblent encore comme des oïllets agités par un souffle léger. Un ravissement tranquille succède cependant à ces violens transports. Aimeras-tu toujours *Zéphyre*, charmante déité? lui dit le fils d'Eole d'une voix foible et timide. — Brillant génie, l'alouette légère n'aimera plus l'air du matin, l'abeille diligente ne cherchera plus la douce ambroisie dans le sein des fleurs, lorsque Flore cessera de chérir *Zéphyre*. — Que mes jours seront heureux auprès de ma déesse ! ils seront brillans comme les rayons du soleil; ils seront purs comme les flots de ce ruisseau limpide.

Les deux amans marchoient vers le pavillon en s'entrelaçant les bras,

lorsqu'ils entendirent la voix des nymphes. La jeune Flore aussi-tôt fait cacher Zéphyre derrière une charmille, s'avance ensuite, et dit à ses nymphes qu'elle a un amant semblable à l'époux de Psyché. Celles-ci s'empressent de lui demander s'il est dans ses jardins. A ces mots, Flore s'approche de la charmille, prend Zéphyre par la main, et le présente à ses compagnes. Avec quels transports elles le reçurent ! Les baisers de ces nymphes ont coloré d'un plus beau vermeil les joues du fils de l'Aurore. En l'embrassant, elles semblent tendre au plaisir les bras qu'elles déploient, et la gaîté folâtre épanouit leur visage. Elles s'embellissent dans les bras de Zéphyre; leurs couleurs renaissent plus vives. Ces nymphes auroient voulu l'embrasser en-

core ; mais il revient auprès de son amante.

Quelles grâces dans le maintien de ce nouveau génie ! disoient les compagnes de Flore. Il a toute la vivacité du papillon volage, et les rayons qui jaillissent de ses yeux sont aussi brillans que ceux de l'étoile du matin.

Cependant Zéphyre et Flore s'avancent vers le pavillon ; et sur leur passage la Nature, ranimée par les feux de l'Amour, semble leur sourire. L'ambre plus pur exhale son encens précieux. Les fleurs s'empressent d'éclore pour offrir les couleurs dont leur sein est paré. Les arbres inclinent leur tête comme pour les saluer, et des fruits délicieux tombent en abondance au-devant de leurs pas. Dans le même instant l'air

et les ruisseaux paroissent s'éclaircir. Un parfait silence auroit régné de toutes parts, sans les soupirs du tendre rossignol. On auroit dit que cet harmonieux volatile connoissoit que deux amans passoient auprès de lui. Il moduloit langoureusement sa chanson amoureuse, qu'interrompoient des élans passionnés, et gémissoit ensuite avec une volupté, une mollesse inexprimable. Ces sons mélodieux voloient à travers les branches vacillantes des arbrisseaux fleuris, et communiquoient une nouvelle ardeur à la tendresse des deux amans.

C H A N T I V.

ÉTINCELANS des flammes du génie,
et transportés sur les ailes rapides
d'une imagination fougueuse, que
les Alcée, les Sophocle, les Pindare
s'élancent jusqu'au séjour du ton-
nerre; qu'ils suivent avec ardeur le
vol audacieux de l'aigle bruyant à
travers les éclairs, la foudre et les
tempêtes; qu'ils planent sur l'univers
pour aller dérober dans leur trans-
port sublime, et sans craindre le sort
de Prométhée, le feu sacré du tem-
ple des immortels: pour moi, moins
impétueux, plus simple, plus ti-
mide, je voltige avec délices dans
les bosquets fleuris de la reine des

Graces, sur les traces brillantes des
Anacréon et des Sapho.

Lorsque Zéphyre et Elore, suivis de l'Amour, qui tout-à-coup s'offrit à leurs regards, furent parvenus auprès du pavillon, ils se placèrent sous un treillage, et les nymphes formèrent un demi-cercle au-devant de leur souveraine. Après qu'un vin doux comme le nectar eut coulé à grands flots dans des coupes de cristal, après que l'on eut goûté des fruits délicieux, les charmes de la nuit, la fraîcheur d'un air épuré par l'essence des fleurs, le calme qui régnait dans ces lieux, les rayons de l'astre argenté qui, traversant les flots de l'éther, se filtraient à travers les rameaux des arbres, et embellissaient l'herbenaissante par leurs scintillations variées; tous ces objets

les ayant déterminés à rester encore sous le treillage , les nymphes et l'Amour invitèrent Zéphyre à faire entendre sa voix. Il commença ainsi:

« Aimons , belles divinités , si nous » voulons que la joie pénètre dans » notre ame. C'est l'enfant de Cypris » qui fait naître sous nos pas les roses » du bonheur. Lui seul sait orner le » cercle de nos jours ; lui seul sait » abréger les nuits en les rendant » délicieuses. Sans l'Amour , la terre » seroit une prison obscure ; avec ce » dieu charmant , elle est un beau » parterre que ne cessent d'embellir » les nymphes et les déesses.

» Dans l'univers tout aime , tout » desire. Si la Nature rajeunit dans » les jours de printemps , c'e^t parce » qu'elle est animée des feux de l'A- » mour. C'est le fils de Vénus qui

» conduit l'Aurore matinale dans les
 » plaines du ciel ; c'est pour plaire à
 » son cher Orion qu'elle se couronne
 » de saphirs , et qu'elle fait briller les
 » vives couleurs de l'or et de la
 » pourpre.

» Le dieu de la treille sort à peine
 » des bras d'un paisible sommeil ,
 » qu'il erre dans les forêts. Il fait
 » redire à l'écho le nom charmant
 » des nymphes qu'il adore , et le dieu
 » de Cythère l'amène bientôt dans
 » les bras amoureux de la belle Ariane
 » ou de la jeune Erigone , tandis que
 » les troupes bruyantes des faunes
 » et des ménades quittent leurs grot-
 » tes pour célébrer en chœur le
 » triomphe heureux d'Amour et de
 » Bacchus.

» Dès la naissance du jour , les pa-
 » pillons légers , après avoir long-

» temps voltigé dans des bosquets de
 » fleurs, se fixent enfin sur elles,
 » pour en faire le trône de leurs mu-
 » tuels transports. Les habitans ailés
 » des campagnes s'élèvent aussi dans
 » la région des airs, pour célébrer
 » les charmes du printemps et de
 » l'Amour. Ils appellent leurs ten-
 » dres compagnes, et vont se repos-
 » er ensuite sur les rameaux des ar-
 » busles, afin d'y goûter les plaisirs
 » les plus doux.

» Aimons, belles divinités, si nous
 » voulons que la joie pénètre dans
 » notre ame. C'est l'enfant de Cypris
 » qui fait naître sous nos pas les roses
 » du bonheur. Lui seul sait orner le
 » cercle de nos jours; lui seul sait
 » abréger les nuits en les rendant
 » délicieuses. Sans l'Amour, la terre
 » seroit une prison obscure; avec ce

les riens objets qui décorent cet asyle. La terre y est par-tout couverte d'un brillant gazon de couleur de rose, émaillé de fleurs d'un éclat éblouissant. Les arbres y diffèrent par le coloris du précieux feuillage qui les pare, et présentent en même temps les fruits les plus doux et les fleurs les plus suaves. Plusieurs sources y font couler paisiblement leurs ondes azurées sur un sable de diamans, et s'avancent à travers des bosquets de lilas, jusques sous le cintre des pavillons et des berceaux. Dans ces lieux charmans on respire toujours les parfums de l'ambroisie ; et des oiseaux, ornés d'un plumage doré, y font retentir de leurs chants harmonieux les voûtes sonores de l'éther. Telles sont les campagnes de l'Aurore. Eole, du haut des airs, vit

un jour avec ravissement les charmes de cet asyle. Porté sur les ailes des vents, il s'arrêta pour les considérer encore : il étoit entouré d'un nuage sombre ; sur son front ridé régnoit la sévérité menaçante ; ses joues étoient bouffis ; ses cheveux épars, ses sourcils pendans, sa bouche entr'ouverte ; en lui tout annonçoit la rudesse. Dans cet instant, l'Aurore sortit de son palais pour se promener dans les allées de ses jardins. Qu'elle dut paroître belle aux regards avides de l'impétueux Eole ! La déité, revêtue d'une robe de couleur de feu qu'embellissoit encore une écharpe éclatante, s'avancoit majestueusement le long des routes bordées d'arbustes odorans, effleurant de ses pieds légers des marguerites et des narcisses d'or. Eole ne put

» dieu charmant, elle est un beau
» parterre que ne cessent d'embellir
» les nymphes et les déesses ».

Telle fut la chanson du fils de l'Aurore. Tandis qu'il ravissoit l'Amour et les nymphes par ses tendres accens, la nature entière étoit dans le silence. La seule Philomèle chantoit à demi-voix, et les sons voluptueux que faisoit éclore son gosier velouté, formoient le plus bel accord avec ceux de Zéphyre. Aucun vent n'agissoit les feuilles; les ruisseaux couloient lentement et sans murmure, et le char d'argent de la céleste Diané paroissoit arrêté. La déesse entendoit sans doute avec plaisir la chanson de l'ampureux Zéphyre. Quelle douceur, quelle mélodie! s'écrioient les compagnes de Flore. La voix des Graces même ne sauroit être plus

flatteuse. Il est né pour faire les délices de la terre. Est-ce à Délos, est-ce dans Amathonte, est-ce dans l'Olympe que les dieux, pour la première fois, l'accordèrent à l'univers? Seroit-il le frère de l'Amour? A ces mots le fils de Vénus dit aux nymphes curieuses, qu'il alloit leur dépeindre les lieux fortunés qui virent naître Zéphyre; il ajouta qu'il leur parleroit enoore de l'heureuse aventure qui donna le jour à ce nouveau génie, et commença ainsi:

Il n'est guère possible de peindre fidèlement toutes les beautés des campagnes de l'Aurore. Dans ces lieux enchantés, on sent naître une douce joie que les dieux ressentent seulement dans le palais du souverain de l'univers. Les Graces, les Charines, les Plaisirs ont formé de leurs mains

contenir le trouble de son ame. Il s'avança vers l'Aurore, et lui parla de son amour. La déesse, qui ne trouva rien d'attrayant dans le maintien et la figure d'Eole, paya d'un regard de mépris les transports de son nouvel amant. Elle rentra dans son palais, peu satisfaite de cette conquête singulière; et le dieu rappelant les Vents qui poursuivoient les nymphes fugitives, quitta ces campagnes le désespoir dans le cœur.

Eole pensant ensuite que c'étoit peut-être ses manières brusques et sa sombre décoration qui venoient d'exciter la répugnance de la sœur du Soleil, résolut de se présenter encore le lendemain, mais sous des traits plus prévenans. En effet, dès que les flots de l'air furent éclairés d'une teinte légère d'azur et de pour-

pre, il appela la troupe des Amours, qui par une élégante parure adoucirent sa rudesse. Ce dieu s'éleva sur un nuage peint de mille couleurs, d'où s'exhaloient de célestes parfums, après avoir ordonné au vent le plus paisible de le diriger vers les plaines de l'Aurore. Il étoit revêtu d'une étoffe aussi resplendissante que la robe de la mère du Jour. Une couronne de myrte ombrageoit son front; ses cheveux, élégamment noués par-derrière, formoient des boucles ondoyantes, en s'abandonnant au caprice des vents, tandis que l'essaim des Plaisirs faisoit flotter devant lui un voile dont les couleurs étoient aussi vives que celles de l'iris. Ce groupe aimable se trouva bientôt au-dessus des jardins de l'Aurore. Un jour foible et douteux

régnoit dans le ciel. La déesse n'étoit pas encore montée sur son char lumineux ; elle étoit dans un bosquet. Céphale, mon cher Céphale, s'écrioit-elle, que fais-tu loin de moi ? Ah ! si les feux de l'amour étoient aussi vifs dans ton cœur que dans le mien, avec quelle rapidité tu vole-rois dans cet asyle ! — Viens, cher amant, viens embrasser l'Aurore. Elle brûle de te revoir. — A l'instant elle apperçoit au-dessus d'elle le brillant nuage. Voici donc l'objet que j'adore, s'écrie-t-elle. Elle croit voir Céphale sur le char des Amours. L'excès de sa joie la fait évanouir. Le nuage s'abaisse ; Eole est dans ses bras, et les Plaisirs couvrent les deux amans du voile propice à leurs mystères. Des baisers de flamme rani-ment la déesse ; elle croit caresser

Céphale, et c'est Eole qui se pâme sur son sein. Ils se noient tous les deux dans un torrent de délices, et leurs feux réunis donnent naissance à Zéphyre.

Ainsi parla l'Amour aux nymphes attentives.

C H A N T V.

La nuit silencieuse avoit déjà couvert de ses sombres rideaux la nature entière; Flore voulut aller goûter les douceurs du sommeil, et le fils de Vénus s'envola vers Cythère. Jeune Zéphyre, dit la déesse avant de quitter son amant, qu'il me tardera que les heures ouvrent le palais de la mère du Jour! — Flore, aimable Flore!... ne pourrai-je jamais jouir de tous vos charmes!... Si vous aimez Zéphyre... — Tout dans ces lieux vous annonce mon amour; mais nous ne serons unis que devant les autels de l'Hymen. Ah! Zéphyre! pourquoi ma qualité d'immortelle... que ne m'est-il permis... Sa rougeur

dit le reste. Quel regard lança pour lors le fils d'Eole sur sa tendre déesse! le feu du ciel n'est pas aussi subtil. Flore sentit l'émotion la plus vive. Déjà ses sens étoient enflammés ; mais la pudeur arrêta les élans du desir. Zéphyre vœut persister, elle s'éloigne, et l'amant est conduit par les nymphes dans un autre berceau.

Les compagnes de la déesse s'étant retirées, l'essaim gracieux des Ris, des Jeux et des Plaisirs, accourut vers Zéphyre; il s'écria : Quelle folie d'aller m'attrister parce que je ne possède pas Flore ! Elle est belle, même jolie; mais combien de jeunes immortelles ont autant de charmes, et plus de sensibilité ? Parmi les nymphes même de cette fière déesse, n'y en a-t-il pas dont le teint est aussi piquant, la taille aussi déliée, et

la voix plus touchante ? Flore, je ne serai pas long-temps fidèle ; ce seroit bien à moi d'aller soupirer sur les pas d'une cruelle, de baisser la trace de ses pieds, de ne savoir prononcer que son nom, de ne chanter que des airs langoureux ; il seroit bien étrange que j'aimasse mieux respirer son haleine que le parfum des fleurs, et que je visse le vermeil de ses joues avec plus de plaisir que le coloris mélangé de l'œillet odorant.... Que sais-je ? si j'étois bien amoureux, je serois peut-être assez simple pour trouver sa main plus douce que le duvet velouté de ces tendres feuilles. Ah ! loin de moi de telles bizarreries ; l'inconstance fait le charme de mes jours. Non, je ne serai jamais d'humeur de languir dans un fade repos ; ce n'est pas là

mon caractère. Me voit-on chérir toujours les mêmes objets ? Je me plais à suivre le vol du papillon ; je cours de l'hyacinthe au muguet, du muguet à la tubéreuse. A ces paroles, il eut la fantaisie de sortir du berceau. En se jouant, en folâtrant, en papillonnant, il apperçoit au bord d'une onde pure, la plus belle naiade qui fût jamais. Elle seroit entièrement nue sans une guirlande qui lui sert de ceinture. Une branche de peuplier environne sa tête, et ses cheveux bouclés à l'aventure flottent sur sa gorge, que paroît agiter un desir amoureux. Elle tient d'un côté son urne couronnée de roseaux, et de l'autre une corbeille de fleurs. Elle disoit en faisant des bouquets : *Que ces objets sont peu satisfaisans pour un cœur qui soupire !* Zéphyre vole vers

la nayade. A son approche le feuillage se ranime, et l'air est épuré par sa féconde haleine. Au murmure du fils d'Eole, la nymphe élève gracieusement sa tête, et ses cheveux laissant sa gorge découverte, descendant à flots d'or sur ses épaules nues, où l'azur se mêle à la plus vive blancheur. Zéphyre lance un regard amoureux, et la nayade sourit avec finesse; il imprime sa bouche sur sa main délicate, et lui dit ces paroles : Tu es belle et fraîche comme une rose; ton regard est doux comme le premier rayon du jour, cet asyle est charmant; mais tu n'es pas contente, gentille nayade, un amant feroit ton bonheur. — Brillant génie, ta voix est agréable comme les sons du chantre des forêts : tes attraits peuvent

séduire, mais je te crois inconstant et frivole ; cependant je ne t'en fais pas un reproche : tu serois peut-être moins charmant, si tu paroissois moins volage. Tu pourras l'être avec moi : nous ne nous tromperons point l'un l'autre. C'est pour ton plaisir que tu me caresses, c'est aussi pour le mien que je veux t'écouter : tu pourras tout oser tant que mes yeux te trouveront aimable. Zéphyre ne préluda pas long-temps. Après quelques baisers de flamme, les deux amans percèrent le voile humide des eaux, pour entrer dans une grotte de marbre enrichi de piergeries. Une natte de jone leur sert de sopha. Zéphyre est pressant ; la blanche nayade étend les bras et soupire. A ce signal le Plaisir agite les flots, et l'essaim des Aimours qui s'étoient embusqués par-

mi les roseaux, marque son alégresse en se jouant sur la molle fougère.

Bientôt après, Zéphyre prend l'essor vers le berceau qu'il venoit de quitter. Il dit ces paroles : Vive l'inconstance et le papillonnage ; ce n'est que dans la variété que l'on peut être heureux ; la gaité, la folie, les caprices rajeunissent l'amour. Flore, lorsque vous repousserez mes caresses, je ferai ma cour à d'autres déités, *et je suis assuré qu'elles ne seront pas cruelles.* A ces mots Zéphyre s'arrête ; il est frappé de nouvelles pensées, et réfléchit sérieusement. Après avoir gardé pendant quelque temps le silence, il sort enfin de sa rêverie profonde, et s'écrie avec vivacité : *Elles ne seront pas cruelles!...* Ah ! que toutes les habitantes de l'Olympe me dédaignent, mais que

Flore m'aime ! Flore, tendre Flore !
vous êtes la première déesse que
l'univers révère ; Vénus, Hébé, se-
roient auprès de vous, comme une
plante flétrie dans les champs est
auprès d'une fleur fraîchement cueil-
lie pour orner ma parure. Aimez-
moi, belle déesse, et je serai plus
heureux que le souverain de l'uni-
vers. Je crois la considérer encore ;
que sa bouche est gracieuse lors-
qu'elle s'ouvre pour chanter ! le sou-
rire voltige toujours sur ses lèvres.
Et ses yeux.... qu'ils sont vifs, qu'ils
sont pénétrants ! leurs regards sont
des traits de flamme. Et ce sein où
la volupté respire !... Dieux ! quand
pourrai-je le couvrir de baisers !
quelle blancheur ! que le mouvement
qui l'agit est ravissant ! Céleste Flo-
re, les Amours suivent toujours tes

traces. Tu es belle !... il n'y a rien dans la nature qui puisse t'être comparé. Si je te conduisois un jour dans le berceau nuptial ; si de mes bras je te pressois contre mon cœur ; ciel ! quelle seroit ma félicité !... Ne donnons pas un libre essor à l'espérance. Peut-être sera-t-elle toujours sévère. Quel seroit mon tourment ! Il n'y auroit plus pour moi de beau jour ; je ne voltigerois plus parmi les fleurs. Isolé, triste, accablé par la douleur, je resterois toujours dans des bois de cyprès ; je ne ferois plus que gémir dans les antres profonds, dans les forêts obscures. Quelles pensées !.... je frémis.... mais pour quoi m'attrister encore ! Elle m'a promis de s'unir à moi par les nœuds de l'hymen. Qu'il me tarde d'obtenir cette faveur !.... Il s'en-

dormit au milieu de ces pensées.

Le réveil de Flore avoit précédé celui de la sœur du Soleil. Elle pensoit sans cesse aux charmes de Zéphyre. Que mon amant est aimable ! disoit-elle ; en chantant il exhaloit les sons les plus flatteurs et les parfums les plus suaves. Bientôt j'aurai le plaisir de le voir, de l'entendre, de lui parler, de lui déclarer encore mon amour, et peut-être de le presser dans mes bras. Tendre Zéphyre, le dernier regard que tu lanzaas sur moi, porta le feu dans mon ame. Je ne sentis jamais un trouble si pressant... Tout m'annonce qu'il m'aime. Avec quelle ardeur il vouloit me suivre dans mon pavillon !...

Dans ce moment Delphyre, qui avoit remarqué le fils de l'Aurore folâtrant autour de l'asyle qu'habite

la nayade, vint parler à sa souverainé de l'inconstance de Zéphyre. Ce que vient de m'annoncer la nymphe, dit la tendre Flore après avoir rêvé pendant quelques instans, mêle beaucoup d'amertume [douceur de l'espérance. Si Delphyre a dit la vérité, que je me prépare de regrets!.... Je vois qu'il faut que j'éprouve la constance de Zéphyre.

L'orient étoit déjà peint de couleurs variées; un jour naissant se glissoit dans les bosquets à travers des ondes de pourpre, lorsque le fils d'Eole accourut vers le berceau de Flore. Il entre, après s'être fait annoncer par une nymphe, et la déesse le reçoit avec la langueur que laisse ordinairement un sommeil agité.

Après un moment d'un timide silence: Que mon sommeil a été déli-

cieux ! dit Zéphyre à son amante d'un air qui lui fit entendre que c'étoit le souvenir de ses altrats qui en avoit fait tout le charme. Que la nuit m'a paru longue ! lui répondit Flore avec l'expression de l'amour. Zéphyre s'élance alors dans les bras de sa divinité, pour savourer le baiser le plus voluptueux. Fils de l'Aurore, dit la déesse, plus je vous trouve séduisant, plus la pensée que l'on vient de faire naître en moi déchire mon cœur sensible. On m'a dit que vous étiez volage. — Moi, volage !.... oh ! non, divine Flore. On pourroit l'être, à la vérité, envers des beautés communes; mais envers vous, beauté céleste, il n'est pas possible. La suprême félicité, c'est de penser à vous, de respirer l'air qu'épure votre halcine, de pouvoir pro-

noncer, sans vous déplaire, le tendre nom d'amour. Flore, Flore ! amante enchanteresse, tant que mon cœur me fournira des sentimens et des soupirs, tu feras le charme de ma vie. Rien ne sauroit effacer de mon ame le doux souvenir de tes appas. Quel bonheur pour moi de voir sourire ta belle bouche, de presser ta main dans la mienne, de la porter sur mon cœur ! Souverain du monde, vous ne fûtes jamais plus heureux sur le sein de Léda, ni dans les bras de Danaé. Bel Adonis, les regards de la reine de Gnide n'ont jamais allumé dans ton cœur une flamme aussi vive que celle qui maintenant ruisselle dans mes veines. . . . Avec tant d'attraits, jeune Flore, voudras-tu long-temps écouter mon amour ? . . . Si nous pouvons être

unis, nos jours seront purs comme l'azur des cieux. A ces mots, ils s'embrassent avec transport.

C H A N T V I.

Le radieux Phébus faisait rouler dans les plaines du ciel son char étincelant. L'Aurore et Vénus, à qui la Renommée venoit d'apprendre les amours de Zéphyre, se rendirent dans l'asyle de Flore pour favoriser une si belle union, et pour jouir des plaisirs dont leur cœur est avide. Ces lieux furent donc embellis par la cour splendide des trois divinités les plus aimables que l'univers adore. Flore, qui vouloit amuser les déesses et plaire à son amant, n'épargna rien pour entretenir le bonheur et la joie. Après avoir étalé tous les agréments de ses vastes jardins, elle fit un signe à ses nymphes, et l'on

prépara dans un instant le banquet le plus délicieux. Des fruits exquis brillaient au milieu des fleurs nouvellement écloses : on y voyoit le raisin que la rosée couvroit encore, la pomme dont la rougeur ressemble au teint de la jeunesse, la pêche veloutée que la pourpre nuance, l'orange douce dont l'écorce poreuse et dorée répand un parfum balsamique. La table étoit dressée sous des treillages ombragés de jeunes sycomores. Du sein de l'herbe naissante jaillissoient à quelque distance des sources d'eau claire, qui, dans le sein des airs, sembloient se diviser en feuilles argentées, et retomboient ensuite en poussière brillante dans des vases de violier, de cassolette et de rézéda. Quelques nymphes en chapeaux de fleurs, revêtues de

robes de couleur d'aurore ou d'un bleu céleste , étoient rangées autour de la table. Les unes tenoient en main des lyres d'or , et faisoient entendre des sons voluptueux. Quelques autres , en cadençant leurs pas , sembloient voltiger sur le gazon émaillé , dans le temps qu'une foule de génies présentoit dans des coupes de cristal le nectar et l'ambroisie.

Vers la fin du repas , les concerts et les danses des nymphes cessèrent. Les déesses égayèrent la conversation par des histoires d'amour. Vénus raconta celle-ci :

« Non loin des murs de Persépolis , la bergère Camille vit pendant une belle matinée de printemps le jeune Zilas sous un mûrier sauvage , et l'Amour s'empara de son cœur. Après quelques jours de troubles , d'impa-

tience et de desirs, elle demande à Corinne, son amie, quelle est l'amante de Zilas. Celle-ci lui répond : Zilas a fait le tourment de plusieurs bergères de Persépolis; mais il ferme constamment l'oreille aux murmures de l'Amour : toute sa passion consiste à chanter sur sa lyre les merveilles de la nature. Il paroît ne pas aimer autre chosc. Ces paroles de Corinne portèrent le chagrin dans le cœur embrasé de Camille. Cependant l'espérance brille bientôt à ses yeux, et vient la consoler; elle lui inspire les moyens adroits dont je vais vous parler. La nuit allumoit ses flambeaux dans le ciel, et la céleste Phébé conduisoit son char dans la région des airs, lorsque Camille sort de Persépolis sous le costume d'un jeune berger. Elle

s'avance ainsi déguisée vers les lieux qu'habite Zilas. Des sons harmonieux qui retentissoient dans les vallons, dirigent les pas de la bergère auprès d'une cabane tissue de pampres verds. Zilas, assis à l'entrée, faisoit naître sous ses doigts les sons les plus flatteurs. Il célébroit les charmes de cette nuit brillante et le calme profond des campagnes. Le berger interrompt tout-à-coup sa chanson, pour savoir quel est le bruit qu'il entend derrière lui. Est-ce toi, Mirtile ? s'écrie-t-il. Camille s'approche à l'instant. Ce n'est point Mirtile ; c'est un jeune prince de Persépolis. Dégouté de la ville, il vient dans ces lieux pour jouir de la félicité qu'emmènent avec eux des jours purs et tranquilles. Qu'il seroit heureux, le jeune Acis, s'il pouvoit dire

encore : *J'ai un ami dans ces lieux solitaires.* En disant ces mots, l'Amour colora ses jours d'une aimable rougeur, et la douceur de ses regards attendrit Zilas. Le berger examine pendant quelque temps le jeune étranger.—Je vois l'ingénuité peinte sur votre front. La sincérité dicte sans doute ces paroles, qui déjà réveillent ma sensibilité. La voix de l'amitié se fait entendre à mon cœur. Embrassons-nous, Acis : j'éprouve auprès de vous un transport qui me fut toujours inconnu. Cette émotion est sans doute la compagne de l'amitié la plus tendre. Mon cher ami, vous habiterez ce berceau voisin, et vous partagerez avec moi les trésors qu'en ces lieux la Nature nous prodigue. Goûtez maintenant de ces fruits que je cueillis moi-même,

lorsque la dernière automne vint enrichir ces vergers. Le jeune étranger , assis à côté de Zilas , mangea de ces fruits que l'Amour rendoit délicieux. Après une heure de conversation , les deux amis , pour jouir du repos , se retirèrent dans leur cabane. Aux yeux de Camille , ces lieux avoient changé de face ; la terre , embellie par la lumineuse Phéhé , étoit pour elle le temple du bonheur que l'Amour éclairoit de son magique flambeau. Zilas , qui considéroit la campagne , étoit aussi étonné de la voir plus belle que jamais. Les fleurs qui environnoient sa cabane n'avoient pas encore envoyé vers lui de si douces exhalaisons. Jamais les accens de Philomèle n'avoient retenti à son oreille avec une si douce mélodie. Il respiroit la

joie avec l'air de la nuit. Quelques heures après, la vermeille Aurore sort des bras de Titon ; les deux amis quittent leur berceau. Après de nouveaux embrassemens, Zilas prend son arc, et se sépare un instant du jeune étranger. Il va percer les oiseaux de ses flèches dans le bocage voisin. Acis court à l'entrée de ce même bosquet, et s'amuse à cueillir des fleurs dont il veut composer une guirlande.

» Zilas suivoit des yeux une tourterelle qui voltigeoit de buisson en buisson. L'oiseau se repose auprès de l'endroit où le jeune Acis composeoit sa guirlande. Zilas ne voit point son ami ; le trait part, n'atteint pas l'oiseau, mais frappe la poitrine d'Acis. Un cri perçant fait frissonner Zilas ; il s'avance précipitamment ;

il voit son ami étendu sur l'herbe, et tenant dans ses mains des fleurs souillées de sang. Il l'appelle : Acis veut parler, mais sa voix expire. Zilas s'agite, s'écrie, entr'ouvre l'habit dont Acis est couvert. Quelle surprise ! il voit un sein de nymphe, un sein blanc comme la neige, et sur lequel le sang couloit en longs ruisseaux de pourpre. Heureusement la blessure n'étoit pas profonde. Zilas vole dans la prairie ; il cueille à la hâte des herbes salutaires, et leurs sucs régénérans calment bientôt la douleur de Camille. Elle ouvre enfin son humide paupière. Ah, Zilas ! ta curiosité, plutôt que œfer, va me faire mourir. Tu viens de découvrir tout le mystère ; mais seras-tu sensible à la voix de l'Amour comme tu l'étois à celle de l'Amitié ?

Favorable erreur qui faisois toute ma félicité, pourquoi n'as-tu pas duré plus long-temps? j'aurois passé mes jours auprès de Zilas; mes yeux auraient fixé les siens; sa main auroit pressé la mienne. Dès la naissance du jour il seroit venu pour épancher son cœur sur celui de son ami, et il l'auroit épanché sur celui de son amante. Il m'auroit dit mille fois: *Je t'aime, jeune Acis; et dans l'ivresse de la joie, j'aurois dit en moi-même à Heureusement, c'est Camille que ton cœur adoré.* Par ces tendres paroles, la bergère porta dans le cœur de Zilas les feux de son amour. Sensible Camille, lui dit-il enfin, tu viens d'arracher le bandeau dont l'ineffable différence avoit couvert mes yeux! Je n'avois pas encore vécu; c'est l'Amour qui me donne la vie: j'ai-

mois Acis ; mais je jure par le dieu qui m'éclaire que j'aimerai Camille. Les liens dont l'Amour va nous enchaîner ne seront rompus qu'avec le fil de mes jours. Les baisers de feu de Zilas , plus que l'influence des simples , rétablirent la santé de Camille ; et l'Amour , de concert avec l'Hymen , sema de fleurs leur paisible carrière ».

Ainsi parla Vénus. Cette histoire causa la plus forte émotion dans les sens de Zéphyre et de Flore ; ils se fixèrent mutuellement , et ce regard fut un éclair dont ils furent pénétrés. Les danses et les jeux recommencèrent ensuite jusqu'au déclin du jour. Alors les déesses pressèrent Flore de donner sa main à Zéphyre , et la jeune divinité promit de sa-

crifier à l'Hymen au retour du Soleil. Ces mots prononcés, l'assemblée se sépara.

CHANT VII.

LE crépuscule rougeâtre du soir
embellissoit déjà les plaines occi-
dentales, et le fils d'Eole s'écrioit
dans son berceau : Flore, Flore !
je te vois tous les jours plus jolie....
Avec quelle grace ses blonds che-
veux voltigent sur son sein ! Que
sa bouche est vermeille ! Quelle
main si douce, si potelée ! Je suis
ravi que les paroles de Vénus aient
porté dans son ame une nouvelle
ardeur. Elle m'aime tendrement ;
mais elle veut éprouver ma con-
stance..... N'en doute point, divine
Flore ; je veux t'aimer toujours. Tu
feras mon bonheur, tu feras mes
délices. Jour fortuné, jour précieux

qui devez voir ma tendresse couronnée, hâtez-vous de paroître.

Quel trouble règne dans mon ame! disoit dans son pavillon l'amante de Zéphyre. Que mes sens sont émus!... Je n'en puis douter, je suis aimée de Zéphyre; il est timide, il tremble comme la feuille lorsqu'il est à mes pieds. Un amant si soumis et si tendre pourroit-il m'être infidèle? Non, je ne saurois le croire. Mes nymphes sont attrayantes, et cependant il ne respire que pour moi. Zéphyre, mon cher Zéphyre! Flore bientôt récompensera ton amour. Après ces paroles, la déité voulut prendre les bains.

Des saules et des peupliers environnoient une fontaine dont les eaux étoient toujours pures: c'est dans ce lieu que se rendit Flore. Zéphyre,

que l'agitation de l'amour, avoit fait sortir de son berceau, apperçut son amante, et brûlant du desir de voir de près ses charmes, il ~~ella~~ se cacher dans le feuillage qui couronnoit la source. Flore se croyant sans témoin, se coucha sur le gazon. Après avoir cueilli quelques fleurs, elle ôta le tissu léger qui couvroit son sein ; puis se mirant dans le cristal de la fontaine : *Oui, belle rose, disoit-elle, mes lèvres sont aussi vermeilles que toi. Lys éclatant, la blancheur de ma gorge égale celle de tes feuilles.* A cette vue que devoit sentir l'amoureux Zéphyre ? Le desir de voir ~~elle~~ voile tous les attraits de la déesse le retient encore dans le feuillage. Elle jonchoit la verdure des parties de son habillement, et l'amant la dévoroit des yeux. Qu'elle

est lente en dénouant ses rubans ! disoit-il en lui-même. Il ne compre-
noit pas que , sans le savoir , Flore
avoit l'art de prolonger pour lui les
douceurs de la volupté. Amour ,
c'est le plus doux instant que Zé-
phyre ait vu naître. Sa passion étoit
extrême; il voyoit sans gaze les ap-
pas les plus séduisans. La déité est
maintenant sans parure. Le fils de
l'Aurore ne peut plus respirer ; son
ame , conduite par ses yeux , vol-
tige et s'égare sur tous ses charmes.
Avec quel délice il mesure la dis-
tance de ces deux globes d'albâtre
façonnés par les Graces , et que
l'Amour agite ! Que ses bras sont
charmans , qu'ils sont bien arrondis !
Quelle taille enchanteresse ! quelle
proportion ! quelle régularité !....
Déjà Flore est dans les bains. Flots

qui baisez ses membres, que vous êtes heureux ! s'écrie encore Zéphyre. Il prend l'essor, il agite ses ailes, et fait jaillir l'eau sur le sein de sa déesse. L'amante jette un cri de surprise ; elle veut fuir ; Zéphyre la poursuit ; il veut l'embrasser. Flore sent naître la rougeur sur son front ; elle regarde le fils d'Eole d'un air irrité, elle le repousse. — Adorable Flore, ne déohirez pas le cœur de l'amant le plus passionné. Est-ce un crime de vous aimer ? Est-ce un crime de voir sans parure vos célestes attraits ? — Zéphyre, éloignez-vous, vous êtes trop téméraire. — Flore, si vous ne vous appaïsez, le chagrin va m'anéantir. Je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez. Je vous adôre ; je ne puis vivre sans vous ; voilà mon crime. Appaïsez - vous,

je vous en conjure. (La déesse est plus calme.) Je ferai ce que vous m'ordonnez ; je vais vous obéir ; mais permettez.... Flore ne dit rien ; elle paroît sourire. Avec quelle ardeur Zéphyre baise ses mains, sa bouche, son sein ! L'Immortelle ne se fâcha pas ; elle lui dit : Sois content de ces baisers ; éloigne-toi ; dis à mes nymphes de venir en ce lieu : éloigne-toi , je te l'ordonne.

Le fils de l'Aurore la quittoit avec peine ; il vouloit encore prendre un baiser , mais un coup-d'œil lui fit connoître qu'il falloit partir. Il se retire lentement , portant souvent ses regards sur l'objet qu'il adore , et dit aux nymphes que Flore est dans les bains.

Que d'attraits mes yeux ont parcourus! disoit Zéphyre en se retirant.

O flatteur souvenir ! vous ravissez mon ame..... En elle la pudeur a maîtrisé l'amour; et l'embarras de paroître n'eust faisoit son plus grand charme.

L'Amour, pendant cette scène, étoit au milieu des airs. Porté sur un char d'azur que dirigeoient des colombes, il alloit à Paphos. Ayant apperçu les deux amans, il s'arrêta. Pour lors un nuage de pourpre environna le fils de Vénus, qui les considéra pendant quelque temps. Zéphyre et Flore, disoit l'Amour, ne seront plus sous ma puissance, si je n'oppose quelque obstacle à leurs desirs pressans. Ils sacrifieront bientôt à l'Hymen, et n'encenseront plus mes autels. Faisons en sorte qu'ils obéissent encore à mes loix. Diane aimoit autrefois Zéphyre; c'est au milieu des forêts, à son retour

de la chasse , qu'elle connaît ce génie. Elle en étoit très-passionnée; mais Zéphyre fut presque aussi-tôt infidèle qu'amoureux. Allons donc annoncer à la céleste Diane que Flore est adorée du jeune fils d'Eole. J'éveillerai la tendresse dans le cœur de cette déité ; elle sera jalouse , fera ses efforts pour désunir ces deux amans ; et leur trouble , leurs plaintes , leurs passions , leur tourment feront mon triomphe. Il dit, et prend l'essor.

O toi qui souvent inspires le poëte
rêvant seul dans des retraites isolées ,
sur le bord sacré des fontaines , ou
dans les routes obscures des forêts
silencieuses , tandis que sur le trône
des airs la lune éclaire les campagnes
de ses rayons blanchâtres , divinité
puissante des esprits créateurs , fê-

conde imagination , dévoile à mes regards des régions nouvelles.

Vers les confins de l'éther se trouve le sombre empire de la Nuit. Les rayons du soleil n'y pénétrèrent jamais. De tous côtés s'élèvent jusqu'aux cieux des forêts immenses de cèdres , de pins et de cyprès , et ces lieux obscurs servent de repaire à des groupes d'oiseaux funèbres qui font retentir les échos de ces contrées sauvages de leurs hurlements sinistres et lugubres. La terre est couverte d'une mousse noirâtre. Aucune fleur n'y brilla jamais. Quelques fleuves bourbeux traînent lentement leurs ondes sur un terrain stérile avec un effrayant murmure , tandis que des ombres et des fantômes marchent tristement sur ces bords ténébreux. .

Tels sont les lieux qui conduisent à la demeure de Phébé ; mais l'asyle de cette déesse est aussi charmant que la retraite de la Nuit est sombre. Les rayons qui l'éclairent sont moins vifs, mais plus doux que ceux du soleil : on y respire un air suave et pur ; il y règne une aimable tranquillité : on n'entend que le murmure des sources diaphanes qui coulent à travers les fleurs sur un sable d'argent, ou qui jaillissent dans les airs en gerbes de cristal, pour retomber ensuite dans des bassins d'albâtre. Ces campagnes sont parées d'un gazon de couleur d'azur, où brillent des lys et des narcisses ; et des légions de cygnes, d'une blancheur éblouissante, inspirent la joie dans ces lieux paisibles, par l'harmonie de leurs tendres concerto.

Le fils de Vénus, après avoir traversé rapidement la triste demeure de la Nuit, fut introduit dans ces lieux par le Repos et le Silence, tranquilles messagers de la noire déesse. Il entra dans le palais de Phébé. Cette déité parut d'abord fâchée de la visite de l'Amour; mais bientôt après elle se calma, et caressa même cet enfant dangereux. Il parla ainsi: Immortelle Phébé, vous aimez à passer pour chaste, et cependant aucune divinité n'a le cœur plus sensible. Je sais que dans la forêt d'Erimanthe, vous vîtes Zéphyre avec plaisir. Vous l'aimiez avec transport. S'il ne vient pas embellir cet asyle, c'est parce que Flore le retient dans ses jardins. Votre flamme n'est pas encore éteinte; séparez donc ces amans qui bientôt doivent

être unis par les nœuds de l'hymen ,
et je rallumerai la passion qu'avoit
pour vous le fils de l'Aurore.—Dieu
de la tendresse , tes paroles , en ra-
nimant mon espérance , font couler
dans mon cœur un baume salutaire.
Oui , c'est avec délice que je verrai
renaître les doux instans que fit éva-
nouir l'inconstance de Zéphyre. J'ap-
prouve ton dessein. Elle s'élance sur
son char lumineux , et parvient dans
un instant aux jardins de Flore.

O Nuit ! que vous tardez à replier
vos voiles ! disoit dans son pavillon
cette amante , qui ne pouvoit goûter
les douceurs du sommeil. Epouse de
Titon , je ne vous desirai jamais avec
autant d'ardeur. Venez , éclairez no-
tre fête. Pour lors Diane paroît de-
vant elle , et lui adresse ces paroles
trompeuses : Flore , reconnoissez

Phébé : la Renommée m'a fait part de vos amours ; et c'est l'Amitié qui me conduit dans vos jardins. Je dois vous annoncer que vous vous préparez les tourments les plus cruels. Vous soupirez pour un amant qui sera bientôt infidèle ; il a trompé quelques autres déesses. Si vous voulez conserver votre dignité dans la cour de Jupiter, choisissez un époux moins volage , et ne vous exposez pas à l'indigne affront de vous voir préférer une mortelle. Soyez plus chaste et plus prudente : dans l'Olympe on blâme vos amours. — Que m'annoncez-vous, ma chère amie ! Vos paroles ont navré mon cœur.... Quoi ! renoncer à Zéphyre !... Cependant je crois tout ce que vous me dites.... Oui , je vais lui défendre l'entrée de mes jardins. Je vais lui

dire de ne plus penser à moi. Chaste Phébé, vous dévoilez mon erreur ; et les soins que vous avez pris, excitent en moi le sentiment de la reconnaissance. — Flore, votre bonheur me sera toujours aussi cher que le mien. A ces mots, l'hypocrite déesse trace dans l'air un sillon radieux, et revient dans les plaines célestes.

C H A N T V I I I.

ZÉPHYRE, dans son berceau, sou-
piroit ardemment après le retour de
l'amante de Céphale. Matin déli-
cieux, s'écrioit-il, naissez du sein
de l'ombre. Vous conduirez vers moi
la félicité suprême. Plaisir ravissant,
vous viendrez couronner ma ten-
dresse; et mon ame sera la source
des plus doux sentimens. Heureux
instans, instans de délices et d'amour,
venez calmer ma douloureuse impa-
tience... Je ne puis plus supporter
l'excès de ma passion. Je le sens,
divine Flore, il faut enfin que j'ex-
pire à tes pieds... ou dans tes bras...
Je vois le char de l'Aurore. Chère
amante, je vole à ton berceau.

Zéphyre a pris l'essor vers la couche de Flore ; mais quelle est sa douleur ! il l'apperçoit sur un siége de gazon , la tête appuyée sur une de ses mains qu'elle arrosoit de larmes. Le premier mouvement de Zéphyre fut de relever la tête de son amante , qu'elle penchoit avec tant de langueur. Il veut sécher , par ses baisers ardens , les larmes abondantes dont elle baigne son sein , comme la rosée du ciel humecte un lys fraîchement éclos. Il fixe ses regards sur les yeux de sa future épouse. Quelle surprise ! dans ces beaux yeux il ne voit plus l'amour. La tristesse et le dédain s'y peignent. Le fils d'Eole n'ose ni lui parler , ni la regarder ; il voudroit dire : *Flore, quel est le sujet de votre tristesse ?* mais ces paroles expirent sur ses lèvres tremblantes. La déesse

le prévient ; elle ne dit que ces mots : *Zéphyre, retirez-vous ; je ne dois plus vous voir.* La tendre tourterelle qui, sur un arbre, témoin de ses anciens transports, pleure la mort de sa fidèle compagne, et sent l'aigle vorace appesantir sur elle sa serre meurtrière, ne ressent pas autant de douleur qu'en ressentit Zéphyre à ces terribles paroles. Il reste long-temps immobile, comme un mortel frappé de la foudre ; il regarde la déesse avec l'air de l'étonnement et du désespoir. Flore ! s'écrie-t-il enfin, est-ce vous qui prononcez ces paroles ? Je vous en conjure, expliquez-moi la cause d'un si prompt changement. L'Immortelle ne lui répond que par les mots qu'elle a déjà prononcés. L'amant eut beau soupirer et gémir, il fut obligé de se retirer.

Zéphyre disoit en s'éloignant :
Sort funeste !... méritois-je un traînement si horrible ? Amante injuste, vous me punissez d'être le plus passionné de tous les génies. D'où peut donc provenir cette prompte colère ? Hier elle étoit charinée de mes caresses, elle sourioit à mon empressement ; elle souffroit que ma bouche savourât sur la sienne les plus tendres baisers : aujourd'hui elle est triste et sévère. Elle dédaigne mes soupirs ; elle me renvoie comme le mortel le plus odieux. Quelque mauvais génie l'auroit-il trompée cette nuit ? Nuit affreuse, nuit fatale à mon amour, faut-il.... Crucelle amante, comme vous déchirez mon cœur ! Est-ce un songe ?... Eh ! non, je ne veille que trop. Il faut que je quitte ces lieux ; il faut que je renonce à

mon bonheur. Un génie malin... Cela ne peut provenir... Un rival, peut-être... que sais-je? O crainte, ô perplexité!... N'y auroit-il aucun remède? Ne pourrois-je pas me justifier?... La déesse des Amours pourroit me secourir... O Vénus, je vole à ton temple! Il part comme une flèche légère.

Artiste enchanteur, immortel Zeuxis, prête-moi tes pinceaux : fais-moi bien connoître la fraîcheur, le moelleux et la délicatesse que tu mis dans tes chefs-d'œuvre. Que ne puis-je comme toi retracer, avec le coloris des Graces, les charmes de Panthos.

Sous un ciel serein brillent les jardins de Vénus. L'art, de concert avec la nature, n'a jamais rien formé de plus riant et de plus gracieux. Il y'

règne une heureuse harmonie qu'on admire et qu'on ne peut dépeindre. Ces jardins, divisés par des espaliers fertiles et des allées cintrées, offrent par-tout les plus beaux présens de Flore et de Pomone. D'un côté pa-roissent des bocages épais, où l'écho répète au loin les doux gémissemens des colombes et des tourterelles ; de l'autre de jolis labyrinthes, où s'é-garent les amans guidés par les Plai-sirs. De distance en distance sont des cabanes couvertes d'un feuillage tou-jours frais, ou des grottes de ver-dure qu'environnent plusieurs rangs d'arbres fleuris, impénétrables aux rayons du soleil. On y trouve aussi des fontaines limpides, dont l'eau spiritueuse fait couler dans les veines les flammes de l'amour.

D'autres objets embellissent en-

core ces jardins fortunés. Ici des nymphes, revêtues de robes transparentes, dansent légèrement le long des ruisseaux argentés, et sous l'ombre des myrtes, au son des musettes champêtres. Plus loin des bergers et des bergères errent en chantant sur le gazon émaillé, ou s'amusent à composer des bouquets et des festons. D'autres, étendus nonchalamment sur des lits de violettes, ou sous les cintres verds des orangers, célèbrent en chœur les attraits touchans de la Tendresse et de la Volupté. Quelques-uns, couronnés de lierre, et rassemblés sous de beaux treillages, tiennent dans leurs mains des coupes de cristal, où pétillent les vins les plus parfaits, et couvrent de baisers le sein de leurs maîtresses.

Au milieu de ces jardins s'élève le

temple de Vénus : c'est un vaste édifice orné de tout ce que l'art peut imaginer de plus rare. L'habile Vulcain construisit lui-même ce temple magnifique. On entre sous des portiques brillans, élégamment soutenus par de hautes colonnes de jaspe et de porphyre. C'est-là que sont retracées les aventures galantes de la belle Dionée. Sur le frontispice du temple, on lit ces paroles gravées en lettres d'or : *Les heureux sont les sages* ; et des portes éclatantes de corail et de nacre s'ouvrent pour recevoir les adorateurs de la reine des Graces. Dès l'entrée, on respire avec les parfums une langueur délicieuse, et l'âme épanouie sent les impressions d'une molle tendresse, en écoutant les sons mélodieux des concerts des Amours. Les

murs resplendissans sont ornés de statues de marbre de Paros. Le sol est parqueté de lames d'or, d'argent et d'opale; et, sous une voûte qui retrace les cieux, l'émeraude, le rubis, le saphir, imitent par leur éclat la scintillation des étoiles. Au milieu du temple s'élève l'autel où l'on offre des présens à la mère des Amours. Les diamans, les cristaux, et la pourpre et l'azur, forment une partie des décosations de cet autel radieux. Dans le sanctuaire paroît la lascive Cypris, négligemment assise sur un lit de fleurs couvert de myrtes d'or, tandis qu'à ses côtés sont couchées avec langueur sur des sophas de brocard, la Mollesse et la Volupté. La troupe séduisante des Graces demi-nues célébrent la joie que Vénus procure à ses adorateurs; et

quarante jeunes hommes, avec quarante prêtresses d'une beauté parfaite, et revêtues de robes plus blanches que la neige, font brûler sans cesse, dans des vases de porcelaine, les parfums les plus rares. Pour favoriser les mystères amoureux, l'intérieur du sanctuaire se trouve dérobé aux profanes regards par un voile léger, dont les vives nuances effaceroient le coloris de cet arc lumineux qui pare les nuages.

Tels sont les lieux où s'est rendu Zéphyre, l'ame agitée par le souvenir amer des traitemens rigoureux qu'il a reçus de Flore. A l'instant où des bergers adressent leurs hommages à la mère des Amours, il s'avance vers le sanctuaire, et parle en ces termes à l'aimable déesse : **De tous ceux qui sont entrés dans**

votre temple auguste, je suis, belle
 Vénus, oui, je suis le plus amou-
 reux; cependant Flore m'abandonne.
 Hélas ! je l'ai vue au retour du ma-
 tin; elle a lancé sur moi des regards
 où pétillait le feu de la colère; elle
 vient de me chasser de ses jardins.
 O Vénus ! ô puissante souveraine
 des plaisirs et des attractions ! ô vous
 qui commandez aux dieux même !
 je vous en conjure par ce que vous
 avez de plus cher sur la terre et dans
 les cieux, ordonnez qu'elle m'aime;
 inspirez-moi le moyen de porter
 dans son cœur une seule étincelle du
 feu qui me consume; daignez favo-
 riser un dieu qui se fait gloire d'en-
 censer vos autels et de vous hono-
 rer. Vénus entendit avec joie la
 prière de Zéphyre. Fils d'Eole, lui
 dit cette déesse, je connois le cœur

de la jeune Flore , elle vous aime ;
mais on a voulu lui inspirer une
prudence , une pudeur excessives.
Dès que la nuit voilera les cieux ,
nous partirons ensemble vers la con-
trée que le sommeil habite ; un songe
voluptueux donnera , par mes soins ,
plus de vivacité aux feux de votre
amante. Adorable déesse , répondit
Zéphyre , les torrens qui roulent
du sommet des collines remonteront
vers leur source , avant que le sou-
venir de ce bienfait s'efface de mon
ame ; vous ramirez par ces paroles
consolantes mon cœur sensible , que
venoit de flétrir une amère tristesse.
Autant un amant passionné , qui ,
dès le retour de l'aurore , doit jouir
des charmes de sa bergère , desire
avec ardeur la naissance du jour ,
autant il tarde à Zéphyre de voir la

nuit paroître. Pour donner le change à son impatience, Vénus lui fait entendre les différens discours que vient lui adresser la foule des amans.

Une jeune bergère, jolie comme les Graces, s'avance avec ses compagnes joyeuses vers l'auguste déesse, et lui parle ainsi d'un air ingénu : Souveraine des cœurs, je rends hommage à vos attraitz, je bénis votre empire; je suis enfin sortie du néant insipide où m'avoit plongée mon indifférence; j'aime, et pour comble de bonheur, j'aime le plus beau, le plus vertueux berger de toutes ces campagnes. C'est le sentiment de la reconnoissance qui vient de m'attendrir : voici l'histoire de mon amour.

Déjà le soir étoit venu; un vent frais et léger ranimoit les fleurs mou-

rantes ; j'étois allée sans compagnie dans l'intérieur des forêts pour prendre quelques oiseaux. La fraîcheur de cette belle soirée, la sérénité du ciel, l'ombre des bois silencieux, m'engagèrent à m'asseoir sur la tendre mousse. Croyant n'avoir pour témoins que les arbres qui m'environnoient, je déliai mes lacets pour respirer plus à mon aise. Un faune qui m'avoit appercue, s'étoit caché derrière des coudriers. Son ardeur est extrême lorsqu'il voit mon sein découvert. Il s'élance impétueusement vers moi du milieu des broussailles, et son début est un baiser de flamme. Je pousse alors des cris aigus, et fais tous mes efforts pour me débarrasser des bras vigoureux du faune pétulant. Tircis, qui dans son berceau situé vers le fond du

bocage, célébroit les beautés du crépuscule du soir, entend des clameurs gémissantes. Dans l'alarme et l'incertitude, il court précipitamment vers les lieux d'où partent les accens de la douleur. A la vue du satyre impudent, d'abord il recule épouvanté ; mais l'humanité lui inspire bientôt un courage invincible ; il s'élance rudement sur l'infâme ravisseur, m'arrache de ses bras, et l'oblige à chercher son salut dans la fuite. Epuisée par les efforts que je venois de faire, je tombe en défaillance ; le pasteur me présente aussi-tôt un flacon d'un vin pur qui me ranime. En ouvrant mes yeux éplorés, je remercie mon bienfaiteur avec l'expression de l'amitié la plus sincère. Tircis craignant encore pour moi, voulut m'accompagner jusques dans ma cabane. J'acceptai l'offre du

berger, et pendant notre route, l'Amour nous blessa de ses flèches dorées. Telle fut l'histoire de la jeune Aglaé.

CHANT IX.

CEPENDANT les coursiers du soleil, ces coursiers immortels qui soufflent la vie et la flamme, traînoient avec plus de rapidité le char de la lumière, et voloient déjà sur la plaine liquide ; Zéphyre et Vénus s'élèvent dans les airs.

Non loin du sombre royaume de la Nuit, au fond d'une vallée solitaire couverte de forêts, se trouve la demeure du tranquille Sommeil. Les rayons de Phébus y pénètrent à peine, ses feux ardents meurent dans les feuillages. Ces lieux ne retentirent jamais du bruyant fracas de la foudre brûlante ; jamais l'intrépide Bellone ne put y faire entendre

les sons éclatans de la trompette guerrière ; jamais l'oie criarde , ou le chien vigilant , ou le coq matinal , n'y frappèrent les airs de leur voix importune : le calme et le repos y règnent. Le murmure languissant du fleuve Léthé qui prend sa source dans ces lieux retirés , et fait rouler sur de petits cailloux son onde sautilante ; le doux frémissement des arbres , dont les vents toujours modérés balancent la cime touffue ; le bourdonnement uniforme des abeilles , les chants enroués de la cigale , les gémissemens plaintifs de la tendre tourterelle , forment tout le bruit que l'on entend ordinairement dans ces vallons déserts.

A l'entrée de la cabane fleurissent des moissons de pavots , dont les odeurs assoupissent les sens. A droite

sont des bosquets habités par les songes, qui retracent à l'imagination la joie, l'amour et les plaisirs. On y voit de tous côtés des berceaux de jasmins, des ombrages délicieux, des trônes de verdure; et ces songes fantasques sont accompagnés de l'essaim joyeux des Ris, des Jeux et des Attraits.

De l'autre côté se trouve la demeure des Songes qui portent dans l'âme des mortels la crainte, l'horreur et l'införune. Cette retraite n'offre aux regards que de tristes tableaux; la terre n'y est couverte que de noires broussailles, ou d'un gazon fané. De toutes parts paroissent des réduits sombres, des cavernes profondes, ou des rochers arides; et l'on voit sans cesse dans ces lieux dépouillés, les Calamités,

les Peines, les Douleurs, suivre les traces des noirs enfans de la Nuit; les uns murmurent sourdement en marchant à travers les ronces et les buissons; d'autres planent tristement au-dessus des forêts, et font gémir l'air par le battement de leurs ailes ténébreuses. Plusieurs appellent vers eux le groupe effrayant des Maux et des Soupirs, et quittent ces contrées pour aller se répandre sur la surface de la terre.

Le Silence, tenant un doigt sur sa bouche, reste assis à l'entrée de la cabane du souverain des Songes, qui n'est fermée par aucune porte, de crainte qu'elle forme quelque bruit en tournant sur ses gonds. Au milieu de cette demeure obscure, le Sommeil taciturne et paresseux est mollement étendu sur un lit d'é-

bène, fermé soigneusement par des rideaux épais et noirâtres. Aux environs du lit, l'Illusion, le Repos, l'Indolence, paroissent couchés sur de larges coussins remplis du plus tendre duvet ; et Morphée, premier ministre du Sommeil, répand à pleines mains des feuilles de pavots.

C'est dans ces lieux que parvinrent Zéphyre et Vénus. Le paisible Sommeil s'éveille avec peine. Trois fois ses yeux s'entr'ouvrent, trois fois ils se referment. Il élève enfin sa tête appesantie, après l'avoir laissée retomber sur sa poitrine à plusieurs reprises, et s'appuie en bâillant sur un de ses bras pour écouter la déesse des Amours. Elle expose son dessein en peu de mots au Sommeil indolent, qui fait venir le plus beau des Songes. C'étoit un

jeune dieu charmant comme l'Amour. Il paroît vers son maître avec la vitesse de la pensée. L'Illusion trompeuse, l'Enjouement, le Badiange, le suivoient toujours. Vole maintenant sur les pas de Vénus, lui dit avec lenteur le souverain des Songes; vole vers les plaines de Flore, et ranime dans le cœur de cette déité son amour pour Zéphyre. Il dit et se rendort.

Un voile épais obscurcissoit déjà les yeux du fils d'Eole et de Vénus; une douce vapeur se glissoit dans leurs membres; leurs genoux chanceloient; mais s'élançant aussi-tôt au-devant du Songe, ils sont dans un clin-d'œil aux parterres de Flore.

C H A N T X.

LA Nuit allumoit déjà ses pâles flambeaux dans les champs de l'E-ther, et Flore goûtoit les douceurs du sommeil. Tendre Zéphyre, quel spectacle pour toi ! L'immortelle est couchée dans son berceau sur un sofa de verdure. Vénus même, lorsqu'elle appelle en ses bras le berger Adonis, n'est pas dans une attitude aussi voluptueuse. Les rayons argentés de la lune pénétrtoient entre les rameaux des arbustes, et n'éclairoient qu'd'un demi-jour l'asyle où reposoit Flore. Sa tête languissante s'appuyoit sur un de ses bras, tandis que l'autre se trouvoit agréablement étendu sur l'herbe jonchée de fleurs, et brilloit

comme les lys dans l'ombre du feuillage. Deux ames sembloient agiter son sein ; la douce volupté en avoit fait son trône , et c'est de-là qu'elle lançoit à l'amant les flèches du desir. Ses yeux , quoique fermés , avoient encore des charmes. Ses joues n'avoient plus leur fraîcheur ordinaire ; la nuance qui les effleuroit n'étoit pas la couleur du plaisir , c'étoit celle d'une tendre mélancolie , d'une tristesse amoureuse : le soupir mouroit sur ses lèvres , et l'on connoissoit que cette belle bouche n'avoit pas été rafraîchie depuis quelque temps par les baisers de Zéphyre : elle étoit un peu fanée. Telle est une rose que les papillons ont baisée plusieurs fois au retour du matin , et qui se flétrit ensuite abandonnée de ses amans. On appercevoit enfin dans

ceste déesse un air de négligence et de foiblesse, qui ne cessoit d'inspirer une volupté paisible. Le Songe folâtre, après avoir plané sur la tête de Flore, et s'être reposé sur son sein, lui présenta dans un miroir magique des objets enchanteurs. Au même instant les attraits de la déesse semblèrent se ranimer; de vives couleurs succédoient à la teinte légère qui couvroit ses joues. Une palpitation plus rapide agitoit sa gorge; un gracieux sourire voltigeoit sur ses lèvres vermeilles; sa tête n'étoit plus penchée si langoureusement, et ses bras déployés paroisoient s'étendre vers le jeune Zéphyre.

Floré, élevée dans l'Olympe sur un trône de verdure, croyoit être éveillée, dans l'illusion du songe, par les accords touchans des flûtes

et des guitares d'or. Des nymphes belles comme l'Aurore voltigeoient autour d'elle, dans le temps que des génies badins jetoient à ses pieds des festons et des couronnes. Au concours des nymphes et des génies, succède Vénus en robe de bergère, faisant répéter à Echo cette courte chanson :

« Aimons dans le printemps de l'âge. L'Amour dissipe les chagrins et l'ennui; lui seul peut amener en ces lieux la gaîté, les plaisirs. Heureuse la nymphe qui chérit ardemment un amant jeune et fidèle; ses jours s'écoulent comme un ruisseau parmi les fleurs. Aimons dans le printemps de l'âge ».

Pour lors l'Olympe ressemblait au palais de l'Amour. Jupiter s'élançoit dans les bras de la charmante

Alcmène ; Comus poussoit des soupirs aux pieds de la jeune Hébé ; Neptune se pâmoit sur le sein d'Amimone éperdue ; Apollon se hâtoit de poursuivre la timide Daphné ; Diane accabloit de caresses le tendre Endimion.

Ces objets disparaissent. Du sein d'un bocage de myrtes sort l'agréable Zéphyre. Il se jette aux genoux de Flore, couvre sa main de baisers, et fait entendre ces paroles, auxquelles tout l'Olympe applaudit :

O ma souveraine, pourquoi ne pas nous aimér? nous serions les plus heureux des dieux. Hélas ! vous m'avez chassé cruellement; moi qui vous adore, moi qui ne veux respirer que pour vous. Ciel ! quelle différence entre les instans qu'embellissoit l'amour, et ceux qui s'écou-

lent étant privé du plaisir d'admirer vos charmes. Le jour le plus pur brilloit à mes yeux enchantés; maintenant des nuages épais investissent toujours les endroits que j'habite. Flore, Flore, je vous en conjure, dites-moi quelle raison put vous engager à repousser mon amour. Ma tendresse pour vous pouvoit-elle souffrir aucun accroissement? N'étois-je pas le plus sincère de vos adorateurs? O mon amante! souffrez encore ce terme que j'ose prononcer dans l'ivresse de ma passion; on vient d'abuser de votre crédulité. Laissez-vous toucher, belle Flore; que ne puis-je faire sentir à votre cœur toute l'activité du feu qui me dévore? Que ne puis-je... Retracez-vous encore à mon imagination, ô souvenir immortel de cet instant d'enchante-

ment et de délire où Flore reçut mes embrassemens, après que j'eus savouré le plaisir de contempler sans voile ses ravissans attraits. L'Amour n'a voulu pour lors m'en faire sentir tout le prix, que pour m'en rendre maintenant la privation plus sensible. O Flore! ô mon amante! ton cœur n'est-il pas encore attendri? A ces mots, Zéphyre embrasse étroitement les genoux de la déesse. Il arrose ses mains de larmes; il se plaint, il soupire, il l'embrasse encore, et se pâme sur son sein. Pour lors le songe s'ensuit.

Flore s'éveille, et voit auprès d'elle Vénus et Zéphyre. Quelle joie pour elle, en reconnoissant que le songe heureux qu'elle vient d'éprouver n'est point une chimère! La mère des Amours augmente encore par sa

douce puissance l'ardeur voluptueuse dont l'enfant du Sommeil vient d'embraser les sens de cette amante. Flore sourit gracieusement à la belle Cypris, qui presse la main de Zéphyre dans la sienne, en leur promettant tout le bonheur qu'elle peut procurer.

Flore ne peut plus contenir sa joie. Elle éclate sur son beau visage. Le dieu le plus aimable et le plus tendre se prosterné à ses pieds. Quelle vue pour une amante sensible ! Lève-toi, mon cher Zéphyre, lui dit-elle; sois constant et sincère : malgré moi tu possèdes mon cœur. O mon amant, j'ai souffert autant que toi pendant notre séparation. J'avois beau me reprocher ma sensibilité, un transport violent sans cesse agitoit mon ame. Dans ces jardins, je ne trou-

vois plus les mêmes agrémens. Mon cher Zéphyre, rien ne pourra désormais altérer dans mon cœur l'amour que tu fis naître. Un songe vient de te présenter à mon imagination avec tous les charmes possibles; et je regarde ce songe comme un avertissement du ciel de t'aimer davantage.

Sans l'inexprimable ravissement qu'éprouvoit Zéphyre en entendant le discours de Flore, il l'auroit interrompue mille fois pour lui jurer une constance éternelle; mais ce génie l'écoutoit dans un délicieux silence; il la fixoit dans un amoureux délire. Après qu'elle eut fini de parler, ses yeux, où se peignoient la tendresse et la joie, restoient encore attachés sur la bouche de Flore. Il s'écrie enfin : O mon amante, la

fraîche rosée est moins agréable aux fleurs, que vos douces paroles au cœur enflammé de Zéphyre. Flore, céleste Flore, ne doutez point de ma fidélité. Pourroit-on jamais cesser de vous aimer? Les feux que vous inspirez ne sont-ils pas éternels comme votre beauté? Ma chère amante, ma future épouse, tant que les oiseaux se plairont à l'ombre des bosquets, je vous aimerai, je vous adorerai. Nous sommes faits pour être heureux ensemble, malgré le sort qui nous persécute.... Mais, ô ma chère Flore, éprouvez-vous des transports semblables à ceux qui m'agitent? Ah! dieux, si vous sentiez la même ardeur, je vous embrasserois, je vous presserois, j'appuierois ma bouche sur la vôtre; nous respirerions la même haleine;

nous confondrions nos soupirs ; nos ames s'uniroient sur le bord de nos lèvres ; dans les bras l'un de l'autre...

A ces mots, Flore ne peut plus modérer sa passion. Elle applique sa bouche sur celle de Zéphyre ; et son ame est embrasée par la flamme des soupirs qu'il exhale.

La mère des Amours jouissoit avec délice de ce charmant spectacle. Elle conduit les deux amans devant les autels de l'Hymen ; et la Renommée, publiant dans l'Olympe la nouvelle de ce mariage, les habitans des cieux qui veulent assister à la fête brillante dont il sera suivi, quittent les régions éthérées, et sont les témoins des sermens de fidélité de Flore et de Zéphyre.

F I N.

A G L A É,

OU

LA BIENFAISANCE.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

VIRGILE.

A G L Á É,

O U

LA BIENFAISANCE.

L'AURORE, au teint frais et vermeil, déjà faisoit voler son char brillant de pourpre dans les plaines du Ciel ; Aglaé, en cet instant émue, impatiente, attendoit le jeune Myrtil dans un berceau tissu de jasmin, auprès d'un ruisseau limpide, qui faisoit sautiller ses flots sur des cailloux blanchâtres. La jeune bergère se repose d'abord sous le cintre du berceau, se lève bientôt après, se place à l'entrée, regarde attentivement le bocage où doit passer son amant, et

s'écrie une fois : *Mytil!* Après quelques instans, elle rentre dans le berceau, en disant plusieurs fois, du ton de la pitié : *Pauvre Tyrcis! pauvre Tyrcis!* Elle parcourt ensuite de ses regards la campagne, en appuyant légèrement sa tête sur un petit arbre qui soutenoit le berceau, et élève ainsi sa voix mélodieuse :

« Les rayons de l'aurore brillent
» agréablement à travers les feuilles
» de ces rosiers sauvages; ils dorent
» le plumage de l'alouette qui, sou-
» tenue par les zéphyrs, fait retentir
» les airs de ses chants variés. La
» douce rosée semble avoir rajeuni
» les plantes; la verdure des prés
» n'eut jamais plus de fraîcheur; les
» oiseaux sur le sommet des arbres,
» les bergers dans les vallons, chan-
» tent de concert les attractions de la

» nature, qui paraît s'éveiller d'un
 » paisible sommeil. Cependant ce ra-
 » viissant spectacle ne fait dans mon
 » cœur qu'une impression très-lé-
 » gère. Je me rendois autrefois dans
 » ces lieux, dès que le matin étoit de
 » retour. A la vue des campagnes
 » ornées par le printemps, je versois
 » des larmes de joie; je chantois avec
 » transport les beautés renaissantes
 » de la nature; mon ame sembloit
 » s'épanouir, comme la rose qu'un
 » doux zéphyr caresse; mais aujour-
 » d'hui la langueur de la compassion
 » éloigne de moi ces plaisirs... Non,
 » non, je ne puis écouter avec joie
 » les chansons de bonheur dont ces
 » lieux retentissent, tandis que je
 » sais que Tyrcis est malheureux,
 » qu'il pleure, qu'il se désespère.
 » Ah! qu'il me tarde que Myrtile

» rende auprès de moi ! Je lui ferai
 » part de mon dessein ; je lui dirai :
 » *Tyrcis est dans l'indigence ; permets*
 » *que je lui donne la cabane qui n'est*
 » *pas loin de celle que j'habite : j'en*
 » *ai deux une seule m'est nécessaire.*
 » Je lui présenterai aussi la moitié des
 » fruits que je recueille. Mais, Myr-
 » til ! tu m'aimes ; tu es souvent ja-
 » loux ; tu croiras peut-être que c'est
 » l'amour que j'ai pour ce jeune ber-
 » ger, qui me porte à cette action de
 » bienfaisance. Tyrcis est beau, me
 » diras-tu, sans doute ; tu l'aimes,
 » peut-être... Ah ! Mytil, je n'aime
 » que toi ; je t'aime plus que Zéphyr
 » n'aime les fleurs, plus que l'abeille
 » n'aime le printemps. Ce n'est point
 » l'amour qui me rend compatissan-
 » te, Mytil, c'est la vertu. *Les mal-*
 » *heurs que j'ai quelquefois éprouvés*

» moi-même, m'ont appris à soulager
» l'infortune ».

En cet instant Myrtile, pour trouver sa bergère, traversoit en chantant la forêt qui étoit devant le berceau. Aglaé distingue les sons de cette voix; une joie vive, mêlée d'une tendre inquiétude, fait palpiter son cœur; un doux tressailllement la saisit. Le voilà, s'écrie-t-elle; il est dans la forêt. Tendres fleurs, exhalez vos parfums vers l'amant que j'adore: aurore gracieuse, éclairez-le de vos rayons: doux zéphyrs, excitez sur son front une fraîcheur agréable; et vous, buissons fleuris... ah! ne l'arrêtez pas. A ces mots, Aglaé voit son amant sortant du milieu du feuillage; elle court aussi tôt au-devant de lui; le berger s'avance de même

avec célérité. Ils se joignent au milieu de la prairie qui se trouve entre le berceau et la forêt , et s'embrassent avec transport. Mytil est tout essoufflé ; Aglaé , avec son tablier , s'empresse d'essuyer le front de son amant , sillonné par des gouttes de sueur. Ils marchent vers le berceau , en entrelaçant leurs bras. Aglaé disoit en elle-même : Comment lui parlerai-je ? je ne sais par quoi commencer. Une tendre crainte agitoit son cœur ; elle fit un effort sur elle-même : Ecoute , Mytil , tu chéris la vertu ; ton ame est sensible au malheur des hommes ; nous avons dit mille fois que rien ne sauroit égaler la joie céleste que produit dans nos cœurs la douce bienfaisance ; je dois donc espérer que tu saisiras avec empressement l'occasion de soulager

un des pasteurs de ces campagnes... Tu n'as pas vu peut-être les ravages que l'orage dernier a faits dans la plaine. Le torrent qui se roule près de cette montagne s'étoit extrêmement enflé. — Oui, on me l'a dit.... c'étoit une chose effrayante. Le torrent traînoit avec fracas des rochers, des arbres, des cabanes. Il a emporté les barrières d'un bercail avec toutes les brebis; le vent souffloit avec violence; de brillans éclairs serpentoièrent sur le fond obscur des nuages; tous les bergers craignoient que.... Aglaé l'interrompit. — Cela est vrai; mais écoute ce que je veux te dire: le torrent est donc sorti de ses bords; il a entraîné dans son impétuosité les arbres et la cabane du malheureux Tyrcis; il a couvert encore de sable son champ et sa prairie. L'infortuné

berger n'a pour tout bien que quelques agneaux qui s'enfuirent dans la campagne à l'approche de l'orage, ou qu'il sauva de l'inondation.—Oh! le pauvre Tyrcis ! il faut le secourir, s'écrie Myrtile dans le premier mouvement de la compassion. — Bon ! disoit alors Aglaé en elle-même ; Myrtile, je vais te dire le parti qu'il faudroit prendre. Cédons à Tyrcis la cabane qui est auprès de la mienne, celle que je reçus après que la mort eut enlevé mon frère. Nous lui donnerons une partie de nos fruits, et nous augmenterons son troupeau, qu'il fera paître dans mes prairies. Myrtile parut réfléchir ; il regardoit attentivement son amante. Aglaé!... lui dit-il d'un air embarrassé, et il garda le silence. Cette seule parole, et le regard qui l'accompagna, com-

mença d'attrister la bergère. — Que veux-tu me dire ? — Aglaé ! ... je crains ... et il regarde la bergère avec une expression encore plus touchante. Aglaé devinoit la cause de cette crainte ; mais elle ne vouloit pas l'expliquer. — Que peux-tu craindre ? Après une bonne action, notre ame n'est-elle pas la source des sentimens les plus délicieux ? La joie que la vertu procure, n'est-elle pas inaltérable ? Myrtile ! ... mon ami ... ce n'est que par la bienfaisance que les hommes sont semblables aux dieux. — Aglaé ! l'amour, peut-être. — Myrtile, je pensois bien que tu le dirois ; mais sois tranquille : j'atteste l'auteur de mon être, que ce n'est pas l'amour qui me porte à cette action ; c'est l'humanité. Peut-on voir d'un œil indifférent l'infortune de ce

jeune berger : il paroissoit jouir d'une félicité parfaite ; sa cabane se trouvoit agréablement située ; ses prés, arrosés par des ruisseaux, conservoient toujours leur verdure ; ses brebis lui fournissoient du lait en abondance, et une laine plus blanche que la neige ; les fruits de ses arbres étoient délicieux ; les dieux le comblotent de leurs faveurs ; le voilà maintenant plongé dans la misère : elle lui paroît d'autant plus affreuse, qu'il ne l'avoit jamais ressentie. La douleur, le chagrin, finiront d'abattre son corps affoibli par la cruelle indigence. Sauvons cet infortuné, Myrtile ; il est vertueux ; il ne méritoit pas tous ces malheurs. — Que je souffre, Aglaé, en osant m'opposer à tes desirs ! O moitié de moi-même, il n'y a que l'amour le plus violent

qui puisse combattre en moi la douce bienfaisance. J'aime à croire que dans cet instant l'humanité scule te rend sensible aux revers de Tyrcis ; mais écoute : Tyrcis est beau ; il passe pour le plus joli berger de ces contrées ; il danse avec une grace inexprimable ; il parle avec beaucoup de douceur ; toutes ses paroles sont séduisantes. Tu sais encore qu'il joue de la flûte aussi bien que le dieu Pan ; tu l'as entendu quelquefois , peut-être , lorsque l'écho répétait ses chansons : Tyrcis enfin est rempli de talents ; et moi , je n'ai pour tout bien qu'un cœur qui t'adore. Peux-tu te promettre que les agréments de ce berger que tu verras si souvent , ne te feront jamais aucune impression ? Verras-tu toujours avec le même plaisir ma constance et ma fidélité ?

Ne seroit-il pas possible de soulager
Tyrcis, sans lui céder la cabane?
Dans quelques jours, belle Aglaé,
nous devons être unis par les nœuds
de l'hymen. Pourquoi nous exposer
à troubler notre amour? — Myrtil,
si les choses que je vais te raconter
encore ne peuvent te persuader, je
n'en parlerai plus.

Au point du jour, en passant dans
la grande allée, j'ai entendu de
sourds gémissements et de profonds
soupirs. Je m'approche, je me place
derrière un buisson.... c'étoit lui-
même, c'étoit Tyrcis qui ne pouvoit
plus supporter le chagrin qui dévo-
roit son cœur. Il étoit étendu sur la
terre, la tête appuyée sur le tronc
d'un de ses arbres renversés par la
tempête. Sa blonde chevelure n'étoit
plus ornée d'une guirlande; elle étoit

négligée ; quelques cheveux tombaient sur son front, d'autres sur ses épaules. Les roses ne brilloient plus sur ses joues ; il étoit pâle et défait ; ses yeux étoient baignés de larmes : il contempoloit , dans un stupide silence , son asyle détruit. Sa tête paroissoit foible et languissante ; il l'appuyoit , tantôt sur une de ses mains , tantôt sur le tronc de l'arbre. Quelques agneaux étoient couchés à ses côtés ; ils élevoient leur tête vers lui , et sembloient vouloir lui demander la nourriture : son chien rodoit à l'entour ; il se conformoit à la situation de son maître. Lorsque Tyrcis gémissoit , cet animal fidèle cherchoit à le consoler ; il l'aceabloit de caresses ; il lui léchoit les mains. J'entendis ensuite ces paroles que prononça le berger d'une voix douloureuse :

« Que vous avoïs-je fait , grands
» dieux ! pour mériter les malheurs
» qui m'accablen ? N'avoïs-je pas le
» soin de vous offrir des sacrifices ?
» Au retour du printemps , je vous
» présentois les premières fleurs ; à
» l'entrée de l'automne , je réservois
» pour vous les premices des fruits.
» J'ai souvent couronné vos statues
» de guirlandes ; j'ai souvent arrosé
» de lait et de vin les autels où l'on
» vous adoré. En quoi vous avoïs-je
» offensés ? J'atteste la déesse de la
» sagesse : m'a-t-on vu jamais fuir
» l'occasion de faire une action loua-
» ble ? Je me suis transporté plusieurs
» fois dans des réduits obscurs pour
» secourir l'indigence plaintive ; j'ai
» souvent fait mes efforts pour faire
» renaître la concorde et l'amitié
» parmi des bergers ennemis ; j'ai

» soutenu la faiblesse opprimée : ma
 » langue n'a jamais distillé le fiel de
 » la calomnie ; mes chants retentis-
 » soient dans la plaine : dans un saint
 » ravissement , mon ame célébroit
 » les bienfaits du grand Jupiter , les
 » merveilles de la nature , et l'har-
 » monie qui règne de toutes parts.
 » La sérénité de l'air , les couleurs
 » de l'aurore , l'émail des prairies ,
 » excitoient mon admiration : mes
 » intentions étoient pures ; mes chants
 » n'étoient jamais obscènes ; cepen-
 » dant que reçois - je pour récom-
 » pense ? la misère , la honte qui la
 » suit , le chagrin et la douleur. O
 » justice suprême ! sont - ce là tes dé-
 » crets ?... L'orage a ravagé cette
 » plaine ; il a renversé mes arbres :
 » je n'ai plus aucun bien ; j'ai tout
 » perdu ; je ne sais plus où me reti-

» rer. Plusieurs pasteurs connois-
 » sent mon infortune ; personne n'a
 » daigné m'offrir un asyle. Lorsque
 » j'étois heureux , on recherchoit ma
 » société , maintenant on m'aban-
 » donne. Je n'avois donc aucun ami!..
 » Je suis abattu... je n'ai pas long-
 » temps à vivre.... je manque de
 » fruits.... cependant la terre , arro-
 » sée par mes sueurs , devoit bien
 » m'en fournir...».

Tu m'attendris , céleste Aglaé ,
 s'écrie alors Mytil. Allons trouver
 le pauvre Tyrcis ; le tableau de sa
 misère vient de frapper mon cœur.
 Chère amante , ton ame est pure
 comme les rayons d'un beau jour.
 Non , je ne méritois pas de devenir
 ton époux. Désormais je m'en ren-
 drai digne , en cherchant à te sur-
 passer , s'il est possible , par de belles

actions. Je serai, comme toi, bienfaisant et généreux ; je ne cesserai jamais de chérir la vertu. Allons donc trouver Tyrcis ; allons lui dire que nous partagerons avec lui ce que nous possédons : allons, ma chère Aglaé, nous l'emmenerons dans la cabane. — Myrtîl, que tu es aimable, lorsque tu es vertueux ! L'alouette légère aime l'air du matin ; le papillon volage les rayons d'un beau jour ; et moi, cher Myrtîl, je t'aime plus encore. A ces mots, le berger se jette dans ses bras, en versant des larmes de joie ; et Aglaé le presse avec ardeur contre sa poitrine. En cet instant ils s'écrient tous deux, dans un ravissement céleste : *Que de charmes l'amour reçoit de la vertu !...*

Après cette tendre scène, Aglaé

emporte une corbeille de fruits , et Myrtil prend un flacon rempli de lait , et un autre rempli de vin délicieux. Les deux amans marchent à pas précipités vers les lieux où gémissoit Tyrcis. Ils le trouvent endormi au même endroit où l'avoit apperçu Aglaé : ils s'avancent doucement vers lui , placent la corbeille à ses pieds , et le considèrent pendant quelques instans. Malgré le chagrin qui déchiroit son cœur , une douceur touchante animoit tous ses traits : il étoit beau comme Adonis. La bergère éveilla Tyrcis : celui-ci , élevant d'abord ses regards vers le ciel , sembloit implorer son assistance. Quelle fut sa surprise , lorsqu'il vit à ses côtés Myrtil et Aglaé qui lui présentoient , l'un des fruits , et l'autre une coupe pleine d'un vin

aussi doux que le nectar ! S'il n'avoit jamais vu ces amans vertueux , il les auroit pris pour des génies bienfaisans que les dieux envoyoient vers lui. Jeune Tyrcis , lui dit Myrtile , reçois ces présens des mains de l'amitié. Nous te prions de ne pas refuser notre asyle ; et de partager avec nous tout ce que nous possédons. Je t'en conjure , Tyrcis , ne me prive pas du plaisir de faire une belle action. Tu sais aussi bien que moi que les biens des amis doivent être communs. Nous avons appris ton infortune , et nous avons couru vers toi , pour te prier de nous préférer à ceux qui t'offriront leurs biensfaits. Tyrcis , ne refuse point les présens que t'offre l'amitié la plus pure. Ton malheur feroit le nôtre. Nous ne pourrions jouir d'aucun moment tranquille ,

lorsque nous saurions que le vertueux Tyrcis gémit dans la détresse.

Tyrcis ne peut répondre à tant de bonté, qu'en versant des larmes de plaisir, et en embrassant avec transport son bienfaiteur. La sensibilité oppressoit son ame; il ne pouvoit proférer aucune parole; ses yeux seuls exprimoient toute sa reconnoissance. Myrtil pressoit Tyrcis contre son cœur, et s'écrioit: Qu'il me sera doux de passer ma vie avec toi, ô mon cher Tyrcis! regardons-nous comme deux frères. Sensible Aglaé, je te remercie de m'avoir inspiré ce dessein... Ecoute, Tyrcis, sans mon amie, peut-être je serois privé du plaisir que je goûte maintenant. A ces mots, Tyrcis se jette aux pieds d'Aglaé.—C'est donc vous, céleste Aglaé, qui me rendez la vie?

Et il arrosoit de larmes d'attendrissement les mains de la bergère, qui vouloit le relever. — Nous sommes confus, Tyrcis, des marques de ta sensibilité; c'est nous qui devrions te remercier de nous avoir procuré une joie si pure.

Pour lors Tyrcis exprime sa reconnoissance avec l'éloquence de la nature: maintenant ses paroles se succèdent avec rapidité; son cœur se dilate; son ame épanoüie lui fournit abondamment les expressions les plus touchantes et les plus énergiques. Il ne cesse de parler avec une affection inexprimable; mais les deux amans, en le conjurant de finir, le prennent par la main avec le regard d'une familiarité naïve, et l'engagent à se rafraîchir avec eux: ils l'emmènent ensuite dans leur ca-

bane. Tyrcis ne semble plus le même; son front n'est plus obscurci des nuances de la mélancolie; une douce sérenité brille sur son visage; les roses de la santé ont succédé aux lys de la tristesse. Son chien et ses agneaux semblent partager son plaisir. Pour célébrer l'arrivée de Tyrcis, Myrtile et Aglaé invitèrent tous les pasteurs de la contrée: les jeux et les festins ne finirent qu'à l'entrée de la nuit; et avant de se séparer, on fixa le jour du mariage de Myrtile avec Aglaé.

L'aimable Corinne, qui possédoit de grands biens, et qui depuis peu avoit conçu de la passion pour le jeune Tyrcis, lui fit offrir sa main. Le berger, qui avoit surpris quelquefois les regards de Corinne, et qui étoit épris à son tour des charmes de cette riche bergère, accepta

cette faveur avec la plus grande joie.
On choisit, pour ce nouvel hymen,
le même jour qu'avoient fixé Myrtile
et Aglaé : l'alégresse fut commune :
ils furent unis en même temps par
les nœuds les plus doux ; et leur bon-
heur fut inaltérable.

ÉLIANE,

ou

LE MAUSOLÉE.

ÉLIANE,

OU

LE MAUSOLEE.

ARISTON, riche citoyen d'Athènes, avoit résolu de ne jamais s'engager dans les liens de l'hymen. La conduite inconsidérée, et l'humeur capricieuse de quelques beautés athéniennes qui avoient été l'objet de sa tendresse, lui avoient inspiré de l'aversion pour les femmes : il ne respiroit plus que pour les arts et la philosophie, et se plaisoit à s'égarter dans les campagnes, pour admirer à loisir les tableaux variés de la nature.

Une soirée d'été, après s'être promené pendant quelque temps, Ariston se reposa sur la fougère, non loin de la ville, et près d'un ruisseau qui couloit lentement entre des buissons et des broussailles : en ce moment la lune n'éclairoit les champs que par intervalles ; des nuages épais couvroient souvent d'un voile sombre le pâle flambeau de la nuit. Ariston voyoit d'un côté une forêt de cèdres, où régnoit une obscurité profonde, et d'où sortoient les cris lugubres des chouettes et des hiboux ; et de l'autre, ses regards se portoient sur un champ où reposoient les cendres des principaux citoyens d'Athènes, et où l'on découvroit, à des distances égales, des mausolées de marbre blanc, à travers des cyprès dont un vent modéré balançoit la cime touffue.

fue. Tous les objets inspiroient une religieuse terreur autour de cet asyle des morts. A ce spectacle, Ariston s'enfonce dans ses rêveries. Quel tableau s'offre à ma vue ! dit cet athénien. Ici la nature est en deuil ; un crêpe funèbre semble couvrir les cieux ; et rien n'est plus éloquent que le religieux silence qui règne au milieu de ces tombeaux. Qu'il est doux pour le sage de méditer dans ces lieux solitaires, sur l'instabilité des choses humaines ! Que la mélancolie qui remplit mon ame me paraît délicieuse !... Il est distrait tout-à-coup par un objet nouveau. Une femme en robe blanche et traînante, et les cheveux épars, s'avance à pas lents vers un de ces mausolées ; elle pousse quelques soupirs, lève les mains au ciel, et s'appuie sur le

marbre, dans l'attitude d'une personne profondément affligée. Elle reste quelque temps immobile comme une statue, et fait entendre ces paroles, auxquelles Ariston prête une oreille attentive :

« Ici repose tout ce qui faisoit le
 » bonheur de mes jours... Que fais-je
 » maintenant sur la terre?... Non,
 » rien n'est comparable au chagrin
 » qui me dévore... Des torrens d'a-
 » mertume ont coulé dans mon cœur:
 » je n'ai pas même la douceur de
 » pleurer: la douleur la plus sombre
 » a tari la source de mes larmes. O
 » mon cher époux! c'en est donc
 » fait; je ne te verrai plus! Je ne
 » verrai plus ta belle bouche me sou-
 » rire! ta main ne pressera plus la
 » mienne! ton cœur ne palpitera plus
 » sur mon sein! je n'entendrai plus

» tes discours enchanteurs ! je ne te
 » verrai plus caresser mon enfant,
 » le fruit de nos chastes amours !...
 » Alcynoüs ! le bon Alcynoüs n'est
 » plus sur la terre !... Éliane va te
 » suivre dans la nuit éternelle ; le
 » tombeau sera pour elle un port
 » tranquille et fortuné... Mais... j'ai
 » un enfant... Il faut donc que je
 » boive encore dans la coupe amère
 » de la vie ! il faut que je laisse à l'a
 » douleur le temps d'enfoncer plus
 » profondément dans mon sein la
 » pointe aiguë de ses traits !... Oui,
 » je dois porter avec courage le far-
 » deau de l'existence. Les dieux,
 » peut-être, calmeront mes cha-
 » grins ; j'aurai peut-être les moyens
 » d'élever mon fils ; je pourrai cul-
 » tiver les semences de vertu que son
 » tendre père a jetées dans son ame ;

» je pourrai le voir un jour au rang
 » des citoyens estimables qui hono-
 » rent leur patrie... Ombre toujours
 » chérie, ombre d'Alcynoüs, je te
 » salue ».

Après avoir ainsi parlé, Éliane prend le chemin d'Athènes, et se rend à son habitation. Le discours de la veuve d'Alcynoüs avoit vivement ému le philosophe : l'amour venoit de lancer un trait de flamme dans son cœur ; et c'étoit dans l'asyle des morts, sur un triste mausolée, que ce dieu bizarre venoit d'allumer son flambeau.

Ariston n'est plus le même : son aversion pour les femmes a disparu ; et son ame s'ouvre à tous les sentiments affectueux. Voilà, selon toute apparence, une femme sensible et vertueuse, disoit cet athénien, en

s'acheminant vers son domicile. Que ne suis-je pour Eliane un nouvel Alcynoüs ! Que je serois heureux, si elle me permettoit de lui parler, et de verser la consolation dans son ame ! Le lendemain Ariston, après avoir acquis la certitude des qualités estimables d'Eliane, trouva l'occasion de lui parler : il parvint à rétablir la sérénité dans le cœur de la veuve, à lui faire agréer l'expression de ses tendres sentimens, et lui fit part enfin du desir qu'il avoit de s'unir à elle par les noeuds de l'hy-men. Eliane, qui étoit encore belle et fraîche comme Hébé, et qui avoit été très-sensible aux procédés délicats et généreux d'Ariston, accorda sa main au philosophe, qui prit un soin paternel de l'enfant d'Alcynoüs. Ariston trouva son bonheur dans

cette nouvelle manière d'être ; et il disoit souvent ces paroles remarquables :

« L'homme isolé se déclare le tributaire de l'ennui ; et il ne jouit de la plénitude de son existence , que lorsque son sort est lié à celui d'une amie vertueuse. La femme est le génie consolateur de l'homme : c'est elle qui couvre de feuilles de roses les épines de la vie , et qui embellit la perspective de l'avenir ».

L'HARMONIE,

ODE.

L'HARMONIE*,

ODE.

Bosquets délicieux, l'amour de la nature,
Tranquille et clair ruisseau qui baignez la
verdure

De ce riant vallon;

Zéphyrs qui vous bercez sur la rose ver-
meille,

Serois-je dans ces lieux où Pindare som-
meille

Aux accords d'Apollon?

De rapides éclairs ont brillé dans la nue;
L'imagination vient offrir à ma vue

* Nous avons commencé ce volume par une invitation à la *paix*, et nous le terminons par un morceau de poésie lyrique sur la puissance et les attractions de *l'harmonie*. Puisse cette heureuse harmonie fixer bientôt le bonheur parmi nous, en encourageant les arts, le commerce et l'industrie, et en chassant, pour plus d'un siècle de notre territoire, l'affreux génie de la guerre!

Un char d'or et d'azur :
 Je m'élance, je suis dans le sublime empire.
 La terre disparaît : je renais, je respire
 Les flots d'un air plus pur.

Un plus brillant éclat vient me frapper
 encore :

Verrois-je le palais de la riante Aurore,
 Ou du père du Jour ?

Quels sons !... quelle magie !... et quelle
 ardeur m'inspire !

Une déesse unit les accords de ta lyre.
 Aux chansons de l'Amour.

A ses côtés, je vois la tendre Bienfaisance,
 La douce Hilarité, la riante Espérance,
 Et les Plaisirs flatteurs.

Parés de myrtes verds, les Délices, les
 Graces.

Embellissent ses traits, et sement sur ses
 traces

Des palmes et des fleurs.

Les cygnes immortels de la Grèce et de
 France,
 Célèbrent ses appas et sa douce puissance

Par leurs accens divers.

A ces traits, aux transports de mon ame
ravie,

Je reconnois enfin la divine HARMONIE,
La reine des concerts.

Elle est dans les accès d'une céleste ivresse...

Quoi ! tu jettes sur moi, favorable déesse,
Des regards bienfaisans ?

Dieux ! est-ce vrai ? Tu veux que je prenne
ta lyre ?

Mais un foible mortel... Que dis-je ? un beau
délire

Embrase tous mes sens.

Ne suis-je qu'un mortel lorsque ce feu
m'anime ?...

Planant sur l'univers dans mon transport
sublime,

Je suis le roi des dieux.

Ecoutez mes accens, Graces, Attrait,
Génie :

Répétez avec moi le nom de l'Harmonie,
Échos bruyans des cieux.

Tout languit sous le ciel dans une paix
profonde....

Mais sa voix créatrice a fait jaillir le monde:

Il commence son cours.

Aux sons mélodieux de cette voix puissante,
La nature se pare, et l'Aurore brillante
Annonce d'heureux jours.

Que dans les airs Notus, sur ses rapides
ailes,

Porte l'obscurité, les tempêtes cruelles,
L'ouragan destructeur;

Que de l'aigle tonnant, la dévorante flamme
Serpente avec fracas, et porte dans notre
âme

La plus sombre terreur;

Elle parle; et Zéphyr, dans les airs qu'il
épure,

S'empresse d'exhaler avec un doux murmure
Les parfums du printemps;

Et le flambeau du ciel, brillant fanal du
monde,

Répand à flots pressés, dans les champs
qu'il féconde,

Ses rayons éclatans.

Quel est donc ce poète entouré de nayades,
De sylvains complaisans, d'amoureusees
dryades?

C'est le jeune Linus.

Il charme, il attendrit ce groupe qui l'adore,
Par des airs ravissans que ses doigts font
éclore.

Sur le luth de Vénus.

O crime ! des nochers, des matelots perfides
Vont plonger dans le sein des campagnes
fluides

Le poète Arion.

Muses, puissent les sons, les doux sons de
sa lyre,

Faire naître bientôt dans le liquide empire

La tendre émotion ! ...

J'apperçois des tritons les conques azurées...

Thétis pleure... Un dauphin aux écailles
dorées

Le reçoit sur son dos :

Il part comme l'éclair ; il fend l'humide
plaine,

Et rend bientôt l'amant des nymphes d'Hy-
pocrène

Aux rives de Lesbos.

N O T I C E
ÉLÉMENTAIRE

POUR LA

MAPPEMONDE CHRONOGRAPHIQUE

N O T I C E

ÉLÉMENTAIRE

Sur l'Origine, la Fondation et les Changemens qu'ont éprouvés pendant leur durée les Empires et États dont il est fait mention dans l'Histoire Ancienne et Moderne de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique;

POUR SERVIR

*À l'étude de la Mappemonde chronographique
de l'ancien Continent.*

Publiée par M. CHANTREAU.

Ouvrage destiné aux Lycées, aux Ecoles Secondaires et à toute Maison d'instruction, comme un moyen prompt et facile d'acquérir les principales données de l'Histoire.



A P A R I S,

Chez L'AUTEUR, rue Christine, n.º 3, division du Théâtre français.

AN XII.—1804.

M. E. T.

P R É F A C E.

L'USAGE des Tableaux employé aujourd'hui avec tant de succès, dans presque toutes les branches d'enseignement, prouve, d'une manière évidente, que le moyen le plus prompt de faire saisir à l'esprit les documens qu'on lui présente, est de les offrir aux yeux d'une manière sensible.

C'est le but que je me suis proposé par la *Mappemonde chronographique* que je viens de publier.

J'y ai joint une explication sommaire qui en facilite l'étude, et je pense qu'avec cette Notice et la

Mappemonde, il n'est point d'instituteur qui ne puisse enseigner à ses élèves, en très-peu de jours, les principales données de l'histoire, relativement à l'origine des peuples, la fondation des États, et les changemens de domination qu'ils ont éprouvés pendant leur durée.

Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la Notice et la *Mappemonde*, pour se persuader qu'il n'existe pas de procédé plus expéditif, et qui exige moins d'application pour l'étude de l'histoire.

Voici la manière d'en faire usage. On placera la *Mappemonde* dans la salle d'instruction et on la fera

expliquer par colonne aux jeunes gens, par le moyen de la Notice, qu'il faut leur faire apprendre par cœur.

Comme par la construction de la *Mappemonde*, les États changent de couleur en changeant de domination, il arrive que l'œil saisis sur-le-champ ces différens changemens, et que la Notice en fournit les détails et les circonstances.

Je puis assurer, par expérience, qu'on en apprendra plus en huit jours par cette *Mappemonde* que par tout autre moyen, en employant cent fois plus de temps et d'étude,

J'ose présumer aussi que les personnes instruites ne dédaigneront point notre *Mappemonde*, parce qu'elle peut leur rappeler, dans un instant, ce qui seroit échappé à leur mémoire.

On a déjà publié quelques cartes ou Mappemondes historiques à peu-près pareilles à la mienne ; telle est, notamment, celle de *Barbeau de la Bruyère*, mais elle est trop chargée, trop compliquée, et l'œil se perd dans les détails immenses, et souvent minutieux, qu'elle offre.

Je crois la mienne beaucoup plus simplifiée et de plus facile compréhension ; je ne présente que les

grands traits et les époques des grands changemens ; cependant je n'ai rien laissé ignorer au lecteur, parce que, dans la Notice, j'ai jeté en note une foule de traits historiques relatifs aux détails dont je n'ai pas jugé à propos de surcharger ma Carte.

Cette notice forme un petit Cours d'histoire, qui peut servir d'introduction à l'ouvrage intitulé: *Science de l'Histoire*, que je viens de publier, et aux Tableaux historiques de M. le Sage.

TABLE ALPHABÉTIQUE

*Des Empires et États dont il
est parlé dans cette Notice.*

Achéens.....	<i>pag.</i> 71
Afrique	1
Allemagne.....	30
Angleterre.....	50
Argos.....	76
Assyrie.....	93
Athènes.....	69
Babylonie	94
Bithynie	116
Bohème.....	60
Cappadoce.....	117
Chine.....	107
Corinthe	73
Dannemarck.....	59
Ecosse	48
Égypte.....	85
Espagne.....	40

France	<i>pag.</i>	34
Gênes		22
Grande-Bretagne		47
Hollande		28
Hongrie		64
Indiens ou Indestan		105
Irlande		47
Japon		110
Judée ou Israélites		90
Lydie		84
Macédoine		78
Médie		96
Mycènes		77
Naples		10
Norwège		58
Pergame		113
Perses et Parthes		97
Pologne		66
Pont (le)		115

Portugal.....	<i>pag.</i>	45
Prusse.....		62
Rome ou le Latium.....		13
Russie.		67
Savoie.....		23
Scythes.....		100
Sicile.....		7
Sparte ou Lacédémone.....		74
Suède.....		56
Suisse.....		26
Syicyone.....		77
Syrie		111
Tartares.....		103
Thèbes.....		79
Toscane.....		24
Troyens.....		85
Turcs.....		101
Tyr.....		81
Venise.....		29

NOTICE

NOTICES SOMMAIRES

*Pour servir à l'intelligence de la
Mappemonde chronographique.*

A F R I Q U E. 1^{re}. Colonne.

On ne parle ici que de la partie de l'Afrique connue par les Anciens ; parce que sur les autres on n'a que des notions très-peu certaines, et qui n'entrent presque pour rien dans l'Historie.

L'Afrique est primitivement habitée par les Lybiens, les Africains, les Maures et les Numidés; d'où se forment la *Lybie*, l'*Afrique* proprement dite, la *Mauritanie*, et la *Numidie*.

En 1250 av. J. C., une colonie de Tyriens conduite par *Cartecho*, passe en Afrique et y bâtit Carthage, qui n'est d'abord qu'un petit État, contenant une partie de l'*Afrique* proprement dite, et de la *Mauritanie*.

En 869 av. J. C., *Didon*, forcée de fuir des États de *Pygmalion*, aborde à l'ancienne Carthage, la réédifie, et étend ses États. Elle passe, selon plusieurs Écrivains, pour avoir fondé cette ville, et c'est sur le poème de l'*Énéide* que s'établit cette opinion.

L'Empire des Carthaginois devient la puissance dominante de l'Afrique, et ces peuples, d'abord commerçans et ensuite guerriers, portent leurs armes en Europe.

En 503 av. J. C., ils s'emparent d'une partie de la Sicile, qu'ils possèdent jusqu'en 237, d'où ils sont chassés par les Romains.

Carthage devient la rivale de Rome et succombe sous ses coups. Elle est détruite par Scipion l'an 146 av. J. C.

Depuis cette époque, les Romains restent en possession de la majeure partie de l'Afrique.

Mais en 439 de J. C., *Genseric*, Roi des Vandales, qui s'étoit établi en Espagne, passe en Afrique, et y fonde un nouveau royaume de Carthage.

Sa famille y règne jusqu'en 535, que cette partie de l'Afrique est reconquise par Bédisaire.

En 640, les Sarrasins s'emparent de la côte d'Afrique.

Détail sur les Dynasties arabes qui s'y succèdent.

En 910, Abdallah-al'-Mohdi chasse les Aglabites qui régnent en Afrique, et fonde la dynastie des Fatimites, dont la résidence étoit dans le Cairwan.

En 1051, les Africains entreprennent de secouer le joug des Arabes, et sous la conduite de Téchesien, de la tribu de Zenhagian, ils portent leurs armes de la partie méridionale de la Numidie et de la Lybie sur les côtes d'Afrique. Ils s'établissent dans ces contrées, et les dynasties qui y règnent sont connues sous le nom de **Morabites** ou **Almoravides**.

En 1110, le principal Prince de cette dynastie établit sa résidence à Maroc, et prend le titre d'Empereur.

En 1116, la dynastie des **Almohedes** détruit celle des **Almoravides**, et règne à sa place.

Vers l'an 1430, ceux qui commandent à Tunis et à Tripoli trouvent le moyen de s'affranchir du joug de l'Empereur.

En 1590, ces deux villes sont réduites par les Turcs. Vers 1600, elles

obtiennent de la Porte d'élire elles-mêmes leur Bey ou Gouverneur, en reconnoissant, toutefois, la suzeraineté de la cour de Constantinople, qui aujourd'hui se réduit à très-peu de chose, et à la simple protection du Grand-Seigneur, dont ces Puissances font plus ou moins de cas, selon que les circonstances les y obligent.

Notice sur Alger.

Ce pays contient en grande partie celui qu'on désignoit autrefois sous le nom de *royaume de Numidie*, si célèbre du temps de Jugurtha.

Il avoit été fondé par quelques colonies de Phéniciens qui s'y établirent l'an 300 av. J. C.

Jules-César le réduisit en province romaine l'an 44.

Il éprouva ensuite les révolutions dont nous venons de parler, jusqu'en

1430 que les Almohédes étant déchus de leur puissance primitive, il recouvrira son indépendance, ainsi que Fez, Tunis et Tripoli.

Cependant, alarmés de l'invasion que les Espagnols firent sur leurs côtes en 1516, les Algériens appelèrent à leur secours le fameux Barberousse, qui se saisit de leur ville, où il gouverna en souverain. Il finit par la mettre sous la dépendance ou au moins sous la protection de la Porte, où elle est restée depuis, avec la faculté néanmoins d'élire son Bey ou Gouverneur.

ÉTATS DE L'EUROPE.

SICILE. 2^e. *Colonne.*

Les anciens habitans de cette île furent les Sicaniens et les Sicules, divisés en plusieurs tribus ou états.

En 719 av. J. C., Archias, fils d'Évergète, descendant d'Hercule, conduisit dans ce pays une colonie de Corinthiens qui bâtirent Syracuse.

En 503, les Carthaginois y débarquèrent, conquirent d'abord une partie de l'île, et à l'époque où ils la possédoient presqu'entièrement, ils en furent chassés par les Romains. Cet évènement eut lieu vers la fin de la première guerre punique 237 ans av. J. C.

L'an 212 av. J. C., les Romains

ayant pris Syracuse d'assaut, se trouvèrent entièrement maîtres de la Sicile.

En 433 de J. C. les Vandales en font la conquête, et en sont dépossédés par Bélicaire en 535.

En 669, les Sarrasins s'en rendent maîtres, mais ils en sont chassés presqu'aussitôt par les Grecs, qui ne leur en laissent qu'une très-petite partie.

En 1025 et 1043, les Sarrasins et les Grecs le sont à leur tour par les Princes Normands débarqués en Sicile, sous la conduite de Guillaume Fribata.

Roger I^{er}., qui succéda à ce Guillaume, reçut du Pape le titre de Roi de Sicile. Il conquit ensuite la Pouille, mais en 1199 l'Empereur Henri s'empara de la Pouille et de la Sicile.

En 1263 le comte d'Anjou fut reconnu Roi de Sicile par le Pape, après

la mort de Mainfroy, tué à la bataille de Benevent.

En 1282, les Siciliens, à l'instigation de Pierre d'Arragon, massacrent les Français dans la fameuse journée appelée *Vépres Siciliennes*, et la Sicile reste à ce Prince.

En 1442, Alphonse d'Arragon, alors Roi de Sicile, la réunit au royaume de Naples, et elle appartient aux Espagnols ou à la maison d'Autriche, jusqu'en 1735, que Dom Carlos en fait la conquête. C'est un fils de ce Prince qui y règne aujourd'hui.

N A P L E S. 3^e. *Colonne.*

Les premiers habitans de cette contrée sont les Étrusques, puis les Apuliens et les Campaniens, colonies grecques, qui bâtissent *Nola* et *Capoue*.

De 333 à 272 av. J. C., ces peuples sont subjugués par les Romains, et à cette époque *Tarente* (qui avait été bâtie par *Phalante* de Lacédémone, en 625 av. J. C.) tombe aussi au pouvoir des Romains. Toute cette portion de l'Italie fit alors partie de leur Empire, jusqu'à l'arrivée des Lombards, qui s'en emparèrent en 568. Peu de temps après, quelques petits États se formèrent dans ce pays sous le nom de Principautés, telles que celles de Benevent, de Spolette, etc. et se rendirent indépendans des Empereurs trop faibles ou trop éloignés pour les faire rentrer sous leur obéissance.

Enfin, en 774, Charlemagne soumit ce pays, à l'exception de quelques places maritimes qui restèrent aux Empereurs Grecs.

En 840, les Sarrasins débarquent dans cette partie de l'Italie, et en sont chassés par les Empereurs Grecs l'an 1002.

Vers l'an 1043, les Princes Normands s'emparent de la Pouille, et mettent fin dans ce pays à l'empire des Grecs (1).

En 1442, Alphonse d'Arragon, Roi de Sicile, s'empare de Naples, et ces deux Royaumes n'en font plus qu'un.

(1) En 1053 l'Empereur Henri IV donne le Benevent au Pape en échange de Bamberg.

En 1127, Roger, Comte de Sicile, s'empare de la Pouille, et prend le titre de Roi de Naples.

En 1194, l'Empereur Henri réduit la Pouille et la Sicile,

En 1713, les deux Siciles sont soumises aux Impériaux, et annexées aux domaines des Rois d'Espagne.

Elles forment ensuite un État à part, mais où règne cependant un fils du Roi d'Espagne de la maison de Bourbon.

ROME ou le LATIUM.

4^e. *Colonnes*

Ce territoire et la majeure partie de l'Italie furent probablement possédés par les Étrusques jusqu'à l'arrivée d'Evandre en 964 av. J. C. Il y bâtit une petite ville qu'il appela *Palentium*, à l'époque de la guerre de Troyés.

En 904 av. J. C. *Latinus* régna dans cette partie de l'Italie qui, de lui, prend le nom de *Latium*, et dont les habitans sont connus dans l'histoire sous le nom de *Latins*.

Ce fut dans cette contrée et sous le règne de ce Prince, qu'*Énée* débarqua en Italie, qu'il épousa *Lavinie*, fille de ce Roi, qu'il bâtit *Lavinium*, et

qu'Ascagne, son fils, fonda *Alba Longa* (1).

(1) Le Latium touchoit au Samnium ou pays des Samnites.

Les Umbriens furent originairement un peuple puissant en Italie, dont ils posséderent une grande partie ; ils en furent chassés par les Pélasges, et ceux-ci par les Étrusques.

Les Umbriens se réfugièrent au-delà des Apennins, et donnèrent leur nom au pays où ils s'établirent.

En 356 av. J. C. une horde de Gaulois les en dépossédèrent et en restèrent les maîtres jusqu'en 221 av. J. C. que le pays tomba au pouvoir des Romains. L'Umbrie fit par la suite partie de l'exarcat de Ravenne, et en 774, lorsque Charlemagne mit fin au royaume des Lombards, dans lequel l'Umbrie étoit comprise, ce territoire passa aux Papes, et devint une partie de l'Etat Ecclésiastique.

Les Sabins étoient probablement une branche d'Umbriens ; dans l'enfance de Rome, ils eurent de fréquentes guerres

En 753 av. J. C. Romulus, issu des Rois d'Albe, fonde *Rome* destinée à devenir la capitale du monde.

L'an 331 av. J. C. le Latium est conquise par les Romains, et fait partie de leur domaine.

Rome est d'abord soumise à des Rois; puis en 509 devient République gouvernée par des Consuls; alors elle est célèbre par ses guerres et ses conquêtes, elle subit une troisième révolution, et obéit à des Empereurs; elle devient à cette époque un vaste empire (que

avec les Romains, qui les subjuguèrent et réunirent leur territoire à celui de Rome l'an 270 av. J. C.

En 755 Pépin ayant obligé les Lombards à lui céder la plus grande partie de ce pays, il fut appelé le Pentapole, et reçut ensuite le nom de *Marche d'Ancône*, qu'il porte aujourd'hui : il appartient au Pape.

nous distinguons par la couleur vert-d'eau) qui, à la naissance de Jésus-Christ, s'étendoit sur la plus grande partie du monde connu. Cependant un évènement mémorable diminue son importance et sa puissance en Occident, c'est la translation du siège de l'Empire à *Constantinople*.

Dans cet intervalle elle avoit été prise par les Gaulois en 390 av. J. C.

Par Alaric, Roi des Goths, en 410 de J. C.

Genseric, Roi des Vandales, en 455, et Ricimer en 472, prennent et pillent cette cité.

Enfin, en 476, Odoacre, Roi ou Chef des Hérules, met fin à l'empire d'Occident sous le règne d'Augustule, quiaida même ce barbare à se faire proclamer Roi d'Italie.

Mais en 493 Odoacre est défait et mis

à mort par Théodoric, Roi des Ostrogoths, qui forme un royaume (1).

En 553 Narsès, Général de l'Empire, bat et tue Teia le dernier Roi des Goths, qui règne en Italie.

En 568, après cette révolution, ce pays est gouverné par des Officiers envoyés par les Empereurs, et désignés dans l'histoire sous le nom d'*Exarques*, dont la résidence est à Ravenne.

En 726, sous le pontificat de Grégoire II, Rome se soustrait à la puissance des Empereurs Grecs, et forme

(1) En 537, Bélisaire, Général de Justinien, Empereur d'Orient, reconquit la ville de Rome, et enlève aux Goths la majeure partie de l'Italie. Mais en 547, ceux-ci, sous la conduite de Totila, reprennent Rome, en sont chassés presque aussitôt par Bélisaire qui, rappelé à Constantinople, ne put s'opposer à une seconde invasion,

un état libre, qui est gouverné par un Sénat. Une partie de la Toscane et de la Campanie étoit comprise dans cette espèce de République, ainsi que ce qu'on appeloit alors le duché de Rome, qui se composoit du territoire qui l'environnoit.

Vers la fin du 8^e. siècle, le Sénat et le peuple de Rome reconnoissent Charlemagne pour Empereur d'Occident. Ce Prince donne la ville et le duché de Rome aux Papes, et s'en réserve la souveraineté comme Empereur des Romains.

Malgré cette souveraineté que Charlemagne n'exerça jamais, Rome est restée sous la domination des Papes, qui en sont paisibles successeurs, et reconnus comme tels en 1076. Ils la possèdent encore comme Princes temporels.

Mais, en revenant sur ses pas, il

convient cependant de remarquer qu'en 568 les Lombards, sous la conduite d'Alboin, s'emparent d'une partie de l'Italie.

Qu'en 752 Aitulphe leur Roi chasse Eutyche de Ravenne, et met fin à l'exarquat.

Mais qu'en 774, Charlemagne, Roi de France, dépossède les Lombards, des États qu'ils ont en Italie, qu'il met fin au royaume de Lombardie ou des Lombards, et force Didier, leur dernier Roi, à entrer dans un monastère.

Qu'enfin, Charlemagne et ses descendants règnent en Italie jusqu'en 964, époque à laquelle les Empereurs d'Allemagne deviennent maîtres de cette contrée.

V E N I S E. 5^e. *Colonne*,

Les *Venetes*, qui furent les anciens habitans de ce pays, descendant des *Henetes*, peuple sorti, dit-on, de l'Asie mineure sous la conduite d'Antenor, peu de temps après la guerre de Troyes.

Les *Samnites* en occupèrent une partie, et il fut subjugué entièrement par les *Romains* l'an 270 av. J. C. Il suivit ensuite les révolutions de *Rome*, du royaume des *Lombards*, excepté quelques îles sur lesquelles la ville de *Venise* est bâtie, et qui, dès 420 de J. C. furent habitées par un peuple qui s'y réfugia pour se mettre à l'abri de l'invasion des *Goths* ou des autres nations barbares sorties du nord de l'Europe pour ravager l'Italie.

Venise devenue un *État* politique,

commença à avoir des Doges, en 1002 (1).

(1) Les Vénitiens, qui sacrifioient tout au désir de conserver leur liberté, furent sous la dépendance des Empereurs d'Orient jusqu'en 803, et par un traité de paix conclu entre Charlemagne, Empereur d'Occident, et Nicephore, Empereur d'Orient, ils furent reconnus indépendans, et s'allierent avec ces deux Princes.

En 1084, la Dalmatie fut jointe aux Etats que possédoient les Vénitiens. En 1405 ils firent la conquête de Vérone et du Padouan; mais ayant cette époque ils s'étoient distingués dans plusieurs guerres qu'ils avoient eues avec les Turcs, auxquels ils avoient enlevé l'île de Candie et plusieurs places considérables. Quoique moins puissans, ils n'en formèrent pas moins, depuis, une République respectable, dont les différens Rois de l'Europe s'empressoient de rechercher l'alliance. Mais à l'époque du traité de Campo-Formio, cet Etat a cessé d'être une Puissance politique, et a passé sous la domination de l'Empereur d'Allemagne.

G E N E S. 6^e. *Colonne.*

Le territoire de cet État étoit anciennement habité par les Liguriens, et il fut soumis aux Romains l'an 396 av. J. C. Il suivit alors le sort de l'empire et celui des Rois Lombards, jusqu'en 999, que les Génois se formèrent en République, régime qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour. Ils ont eu plusieurs guerres fameuses avec les Vénitiens, les Pisans et les Turcs, sur lesquelles l'histoire d'Italie donne de plus amples notions.

Ils commencèrent à avoir des Doges en 1339. Boca Negra fut le 1^{er}.

S A V O I E: 7^e: *Colonne.*

Ce territoire fit anciennement partie de la Gaule Narbonaise, et fut soumis aux Romains l'an 115 av. J. C. Il subit à peu-près les mêmes révolutions que le pays de Gênes.

En 1040 l'empereur Conrad le donna en propriété à St. Maurice, et le Valais avec le pays de Chablais à Hubert aux *blanches mains*, dont les descendants s'agrandirent par des mariages et des conquêtes.

Les Comtes de Savoie prirent le titre de Ducs en 1392.

En 1713 le Duc de Savoie obtint la Sicile, qu'il garda jusqu'en 1718; il l'échangea alors pour la Sardaigne; aux termes du traité appelé la quadruple alliance. Il prit le titre de Roi de Sardaigne en 1730.

T O S C A N E.

8^e. *Colonne.*

Après avoir été habité par les Pélasges, ce pays reçut une colonie de Tyrheniens sortie de la Lydie sous la conduite de Tyrhenus. Quelques colonies de Gaulois s'y établirent depuis. Ce peuple étendit bientôt ses conquêtes au-delà des Apennins et de la plus grande partie de l'Italie. Il devint célèbre non-seulement dans l'art militaire, mais encore dans ceux qu'on cultive au sein de la paix.

En 236 et 222 av. J. C. toute l'Étrurie fut soumise à l'empire Romain et en subit les révoltes, ainsi que celle du royaume des Lombards, jusqu'en 1250, que gouvernés tyraniquement par Frédéric II, les habitans

de ce pays se déclarèrent indépendans,
et s'érigèrent en République (1).

(1) Après plusieurs guerres mêlées de succès et de revers, après plusieurs révoltes intérieures, et différens traités, ce pays fut possédé en 1737 par le Duc de Lorraine, dont la maison en ajouta jusqu'à la paix d'Amiens. Il forma alors le royaume d'Elcurie avec quelques autres possessions adjacentes.

S U I S S E. 9^e. Colonne.

Les Helvétiens ont été les premiers habitans de cette contrée. Ils furent subjugués par Jules - César l'an 57 av. J. C.

La Suisse ou l'Helvétie resta sous la domination des Romains jusqu'en 395 de J. C., qu'elle leur fut enlevée par les Allemands, nation du Nord, qui parut dans la Germanie pour la première fois en 214, et s'établit dans le Wirthemberg.

Les Allemands se maintinrent dans l'Helvétie jusqu'en 416, époque où ils en furent chassés par Clovis, Roi des Francs.

Les Francs la posséderent jusqu'en 888, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Charles-le-Gros, dont Raoul, Roi de Bourgogne, sut profiter pour se saisir

de la Suisse; elle fit partie du royaume de Bourgogne Transjurane jusqu'en 1032; alors Rodolphe, qui en fut le dernier Roi, en fit donation à Conrad II, Empereur d'Allemagne: elle continua à faire partie de l'empire d'Allemagne jusqu'en 1308, époque où ne pouvant plus supporter le joug tyannique du Duc Albert d'Autriche, les Suisses se révoltèrent (1).

(1) En 1515, plusieurs cantons de cette contrée formèrent une espèce de fédération, et en 1649 leur liberté fut reconnue par les différentes Puissances de l'Europe. Ce pays forme encore aujourd'hui une République estimée de ses voisins et intimement liée à la France.

HOLLANDE. 10^e. *Colonne.*

Ce pays a fait partie de celui des Belges subjugués par Jules-César, en 47 av. J. C.; il fut conquis par les Francs en 416, qui le possédèrent jusqu'en 868 que Thierry, Général de Charles-le-Mauvais, s'en empara, et fut le premier Comte de Hollande (1).

En 1534 le peuple de cette province, plutôt que de se soumettre à l'Évêque d'Utrecht, aima mieux se donner à Charles-Quint, qui, en 1556, le donna à son fils Philippe II.

Las du joug espagnol, ce comté et

(1) Sa postérité conserva ce comté jusqu'en 1296; il passa alors au Comte de Hainaut, dont la famille le posséda jusqu'en 1417, que Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, obligea Jacqueline, Comtesse de Hainaut et de Hollande à le lui céder.

quelques autres provinces qui l'avoisinaient, s'insurgèrent en 1579, se constituèrent en République, et forcèrent les Espagnols à les reconnaître comme libres et souverains.

La Hollande a conservé et conserve encore aujourd'hui le régime républicain.

ALLEMAGNE. 11^e. *Colonne.*

L'Allemagne, sous le nom de Germanie, fut anciennement divisée en un grand nombre d'États indépendans, mais long-temps très-peu considérables et obscurs.

Vers l'an 390 av. J. C. quelques colonies de Gaulois sous la conduite de Ségovèse, y forment des établissements.

L'an 25 av. J. C. pendant le règne d'Auguste, les Romains commandés par Vincius, remportent plusieurs avantages sur les Germains.

L'an 12 av. J. C. Drusus défait les Rhétiens, les Vendéliens et les Noriciens.

L'an 6 de J. C. Germanicus bat les Angrivariens, les Chérusques, les Quades et les Marcomans, et les différentes conquêtes de ce Prince mettent

à peu-près toute l'Allemagne sous la domination de l'empire Romain. Cependant elle ne fut entièrement soumise que dans le deuxième siècle.

Mais vers la fin du troisième, les Romains perdent toutes leurs possessions dans ces contrées.

En 432, les Huns, nation tartare chassée de la Chine, font la conquête d'une grande partie de l'Allemagne.

Ils s'emparent du pays qui s'étend du Tanaïs au Danube, chassent les Alains des bords du premier fleuve, et les Goths et les Visigoths des bords du *Nieper*.

Attila, leur roi, étend ses conquêtes jusqu'au Pont-Euxin.

D'autres nations venues du Nord s'établissent pareillement en différens endroits de l'Allemagne, savoir : en 450, les *Allemani* qui donnent leur nom à la Germanie ; en 480 les *Saxons*

sortis du Jutland, et qui habitent ce qui est aujourd'hui la Saxe; en 512, les Suabes, et en 540 les Boyens, qui forment des établissements entre le Weser et le Danube.

De 800 à 888, Charlemagne et ses successeurs possèdent l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et l'Italie.

A la mort de Louis-le-Gros ce vaste empire est partagé. Lothaire est reconnu Empereur d'Allemagne, et Charles-le-Chauve Roi de France.

Le Royaume de Germanie se forme, et bientôt l'empire d'Allemagne : la race des Carlovingiens y règne jusqu'en 912, que Conrad, Duc de Franconie, est élu Empereur. En 920, Henri l'Oiseleur, un des premiers législateurs de l'Allemagne, parvient à l'empire.

En 1014, Conrad le Salique commence la dynastie de Suabe.

En 1273, Rodolphe de Hapsbourg, le chef de la maison d'Autriche, est élu Empereur.

En 1500, l'Empereur Maximilien divise l'empire en dix Cercles, et en 1512 en dix Electorats (1).

(1) En 1519 l'empire fut réuni à l'Espagne dans la personne de Charles-Quint, mais cette union cessa lors de son abdication en 1556. Philippe II, son fils, eut l'Espagne, et Ferdinand, son frère, lui succéda en Allemagne.

FRANCE. 12°. *Colonne.*

Les anciens habitans de ce pays ont été les Celtes, puis les Gaulois, distingués en Tectosages, Senoniens, Sequaniens, Aquitains, etc. (1).

En 57 av. J. C., Jules-César défit les différentes nations des Gaules, et en acheva la conquête en 54, à l'exception de quelques peuples qui habitoient aux pieds des Alpes.

En 400, l'Empereur Honorius permit aux Goths de s'établir dans la partie méridionale des Gaules. En 406 les Vandales, les Alains et les Sueves envahirent ce pays, y restèrent trois

(1) La partie de cette contrée qu'on appeloit *Gaule Narbonaise*, devint une province romaine en 118 ay. J. C. Les Allobroges, autre nation des Gaules, furent subjugués par les Romains.

ans, et passèrent dans l'Espagne, qu'ils partagèrent entr'eux.

En 413, les Bourguignons (peuple qui sortoit aussi de la Germanie) s'emparèrent de la partie des Gaules qui avoisine le Rhin, d'où ils s'étendirent plus intérieurement dans le pays. Les Francs, autre nation de la Germanie qui s'étoit établie entre le Rhin et le Mein en 480, mirent fin au royaume qu'avoient fondé les Bourguignons en 522.

Ces mêmes Francs, sous la conduite de Clovis, étendirent leurs conquêtes dans les Gaules, et en chassèrent les Romains en 510.

Ensuite ils se rendirent maîtres des établissemens que les Goths avoient formés dans cette contrée. Ce fut à cette époque que Clovis défit et tua Alariç leur Roi, et se mit en posses-

sion de la majeure partie de ce qui est appelé aujourd'hui la France.

A la mort de Clovis en 511, ses États sont partagés entre ses enfants, et forment les royaumes de Paris, de Metz, de Soissons et d'Orléans.

Lothaire, Roi de Soissons, suivit à ses frères et régna seul en 560.

Il y eut d'autres partages moins importans, que nous n'avons pas indiqués pour ne pas surcharger la carte.

Les Rois qui règnent depuis Clovis jusqu'en 751 sont de la race Mérovingienne, ainsi nommée de Mérovée, un des Rois Francs qui précédèrent Clovis.

Depuis 751 jusqu'en 987, règne la seconde race appelée Carlovingienne, de Charlemagne, fils de Pépin-le-Bref, mais qui donne son nom à cette race parce qu'il en fut le plus illustre.

En 987 commence la 3^e. race, appelée Capétienne, de Hugues Capet.

Elle se distingue ensuite en branches collatérales des Valois et des Bourbons dont la première commence à Philippe de Valois en 1328, et la seconde à Henri IV en 1589. En 1792 la France se constitue en République.

En revenant sur nos pas, nous voyons les Normands sortis du Nord, venir ravager la France, et en 887 assièger Paris (1).

En 1066 les Ducs de Normandie devenus Rois d'Angleterre, mettent ce pays sous la puissance des Anglais.

Cette domination s'étend par le ma-

(1) En 906 ils s'établissent dans la Neustrie (qui d'eux est appelée *Normandie*), et l'année suivante ils se rendent maîtres de la Bretagne, de la Picardie et de la Champagne.

riage d'Éléonore de Guyenne avec Henri II, Roi d'Angleterre, auquel elle apporte en dot le Poitou, la Guyenne et la Saintonge. Henri, de son côté, devient Comte d'Anjou, de Touraine et du Maine par la mort de son père Geoffroi Plantagenet.

En 1346 Édouard I.^{er} prend Calais et tout le pays qui en dépend.

En 1360, le traité de Bretigny met ce Prince en possession de nos plus belles provinces.

En 1370 les François reprennent aux Anglais tout ce qu'ils possédoient en France, à l'exception de Calais ; mais en 1415 Henri V entre en France gagne la fameuse bataille d'Azincourt, et s'empare de la Normandie, de Paris, et d'une grande partie de la France.

Henri VI, son fils, est couronné à Paris par les intrigues et le crédit du Comte de Bedford. Jusqu'en 1424, les

Anglais obtiennent les plus grands succès ; ils réduisent le Maine et les provinces qui l'avoisinent ; mais à cette époque les affaires changent de face , ils perdent la Normandie en 1450, la Guyenne en 1453, et ne conservent enfin que Calais et Guisnes.

En 1558 la France reconquit ces deux places, et tout ce que les Anglais possédoient en France.

ESPAGNE. 13^e. *Colonne.*

Les premiers habitans de cette contrée étoient distingués en Celtibériens, Hibériens, et Lusitaniens, etc.

En 503 av. J. C. les Carthaginois en envahirent la partie méridionale, où ils bâtirent et rétablirent Gadez, appelé aujourd'hui Cadix. Après la première guerre punique, ils continuèrent leurs conquêtes sous Asdrubal en 235, et sous Annibal en 209 ; mais les Romains les dépossédèrent de tout ce qu'ils avoient dans ce pays en 206.

En 144 av. J. C. Numance, ville célèbre de l'Espagne par sa population et ses richesses, est détruite par Scipion.

L'an 16 av. J. C. le pays des Cantabres est réduit par Agrippa ; alors les Romains sont maîtres de toute l'Espagne.

En 406 de J. C. les Vandales, en 409 les Alains, et les Suèves en 412, viennent former des établissemens en Espagne. En 415 Ataulfe, fils d'Alaric, est chassé des Gaules par quelques nations du Nord, et passe en Espagne. Malgré ces différentes invasions, les Romains se maintiennent dans la Tarragonaise et le pays d'alentour. En 428 les Alains et les Vandales quittent l'Espagne et passent en Afrique ; les Suèves en grande partie prennent possession de ce qu'ils abandonnent, et les Romains du reste.

En 585 les Suèves sont chassés par les Goths, appelés Visigoths, qui déjà avoient dépossédé les Romains en 568.

Depuis cette époque les Goths règnent en Espagne jusqu'en 711, que les Sarrasins d'Afrique envahissent ce pays ; ils défont Rodrigue qui y régnait, et sous la conduite de Muza,

leur Général, ils en font la conquête en dix mois.

Vers l'an 1025 les Sarrasins forment plusieurs royaumes, qui en 1091 sont conquis par les Almoravides d'Afrique, et ceux-ci en 1140 sont chassés par les Almohèdes.

En 1219 l'empire des Sarrasins est divisé; les Gouverneurs des provinces situées en Afrique et sous l'obéissance du Miramolin, ou Empereur, s'étant révoltés, ceux d'Espagne imitent leur exemple, et de cette division se forment les royaumes de Valence, de Grenade, de Murcie, de Séville et de Cordoue.

Ces différens royaumes sont successivement conquis par les Espagnols; savoir, celui de Valence en 1240, celui de Grenade en 1491, celui de Murcie en 1266, celui de Séville en 1248, et celui de Cordoue en 1234.

Quant aux Goths, dès l'an 718 Don

Pélage commence à reconquérir sur les Sarrasins quelques parties de l'Espagne; il règne en Biscaye et dans les Asturies.

En 984 Don Bermude II, un de ses descendants, est reconnu Roi d'Oviedo et de Léon, à la suite d'une bataille qu'il gagne sur les Maures; mais en 1048 ce royaume est incorporé dans celui de Castille (1).

Après plusieurs guerres, où les Rois de Castille et d'Arragon dépouillent successivement les Sarrasins, en 1479 le royaume de Castille est réuni à celui d'Arragon, par le mariage d'Isabelle de Castille avec Don Ferdinand d'Arragon.

En 716 le royaume de Navarre avoit

(1) En 1080 le royaume de Tolède ayant été conquis sur les Maures, Tolède devient la capitale de celui de Castille.

commencé dans la personne de **Don** **Garcie**; il continua à s'étendre tellement que l'Arragon en fit partie.

En 1035, l'Arragon fut érigée en royaume par **Sanche-le-Grand**, Roi de Navarre, en faveur de son fils **Ramire**. En 1076 le fils de celui-ci régna dans la Navarre, mais en 1133, après la défaite et la mort du Roi, les royaumes d'Arragon et de Navarre eurent chacun leur roi.

En 1316 les Rois de France possèdent une partie de la Navarre, qui leur est enlevée en 1511 par les Rois d'Arragon (1).

(1) En 1700 Charles II, Roi d'Espagne, de la maison d'Autriche, meurt sans enfans, et lègue ses Etats à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ses descendants règnent aujourd'hui en Espagne.

PORTUGAL. 14^e. *Colonne.*

Les anciens habitans de cette contrée étoient appelés *Lusitani*. Les Romains les soumirent vers l'an 206 av. J. C. Ils étoient tombés au pouvoir des Carthaginois l'an 503 av. J. C.

Les Alains s'y établirent en 409 de l'ère Chrétienne : en 428 ils en furent chassés par les Suèves, et ceux-ci par les Goths en 585.

En 714 les Sarrasins, qui avoient conquis l'Espagne, se rendirent maîtres du Portugal.

En 1080, le Comte Henri fit quelques conquêtes sur eux. Alphonse, Roi de Léon, lui avoit donné en mariage sa fille Dona Theresa avec la territoire qui avoisinoit le Portugal, et ce qu'il pourroit conquérir sur les Maures.

En 1139, Alphonse, fils du Comte Henri, fit la conquête de Lisbonne, leur enleva la majeure partie du Portugal, et prit le titre de Roi.

En 1580, après la mort de Henri I, Philippe II, Roi d'Espagne, s'empara de ce pays ; mais en 1640 les Portugais secouèrent le joug espagnol, et placèrent sur le trône le Duc de Bragance, dont la maison règne encore en Portugal.

GRANDE BRETAGNE. 15°. Col.

I R L A N D E.

Les premiers habitans de cette île furent des Scots, connus sous le nom d'*Hiberniens*. Les annales du pays lui donnent des Rois dès l'an 4 de l'ère Chrétienne, mais on a très-peu de confiance dans cette chronologie. Elle fut envahie momentanément par les Danois; mais elle ne fut complètement subjuguée qu'à l'époque où les Anglais en prirent possession. Aussi jusqu'alors est-elle généralement divisée en petites souverainetés, dont l'indépendance individuelle en facilite la conquête.

Les premières expéditions qu'ils dirigèrent vers ce pays furent entreprises en 1169 par des aventuriers, avec l'agrément de Henri II, qui y débarqua

qua lui-même en 1172, et en acheva la conquête (1).

É c o s s e.

Cette partie de la Grande Bretagne étoit anciennement appelée *Calédonie*, et ses habitans *Calédoniens*. Ils étoient

(1) En 1314 les Écossais susciterent une révolte en Irlande, et en 1315 Édouard de Bruce chassa les Anglais de toutes les places qui étoient en leur puissance, et se fit proclamer Roi de cette île; mais les Écossais en furent chassés à leur tour en 1318. Cependant, depuis cette époque, il y eut toujours quelques soulèvements de la part des însulaires indigènes, de manière que les Anglais ne furent paisibles possesseurs de l'Irlande qu'en 1604.

Les Catholiques de ce pays se révoltèrent en 1614, et commirent le fameux massacre des Protestans, malheureusement trop célèbre dans l'histoire; Cromwel les en punit et les réduisit en 1653.

d'origine celtique, et probablement de ces tribus de Bretons sortis du fond du Nord.

En 411, nous trouvons ce peuple distingué en Scots et en Pictes.

Les Romains, qui avoient fait la conquête de la Bretagne en 44 de J. C. et années suivantes, élevèrent pour la garantir des invasions des Scots, diverses murailles dont l'histoire fait mention, et dont la plus fameuse est celle qu'Adrien fit construire (1).

(1) L'an 503 les différents *clans* ou peuplades de l'Écosse furent réunies en une seule nation par Fergus, fils de Erth, le premier Roi d'Écosse, sur l'existence duquel on ait quelques certitudes.

Vers 839 les Pictes furent entièrement soumis par Kenneth II, qui fut le premier Roi qui régna seul sur l'Écosse.

En 1296, Édouard I.^{er}, Roi d'Angleterre, conquit cet Etat, mais les Anglais en furent chassés en 1314.

En 1603, Jacques VI, Roi d'Écosse, succéda à la couronne d'Angleterre à la mort d'Élisabeth, qui l'avoit appelé au trône comme son plus proche parent. Et l'an 1707 fut l'époque de l'*union*, c'est-à-dire, que les royaumes d'Écosse et d'Angleterre n'eurent plus qu'un seul parlement.

A N G L E T E R R E.

Les Isles Britanniques furent habitées originairement par les Bretains, peuple qui, comme les anciens Gaulois, étoit d'origine celtique.

Les premiers qui firent quelques conquêtes dans cette île furent les Romains. Jules-César y fit une première descente dès l'an 55 av. J. C., et une seconde l'an 54 ; mais il n'y forma aucun établissement, parce que les insulaires indigènes s'y opposèrent constamment. Cependant vers l'an 44

de l'ère Chrétienne, et sous le règne de Claude, les Généraux de l'empire entreprirent la conquête de cette île, qu'ils achevèrent l'an 78 sous le règne de Domitien.

Vers l'an 412, et définitivement en 420, n'étant plus capables de défendre une province si éloignée du centre de l'empire, les Romains évacuèrent la Grande Bretagne, et l'abandonnèrent à ses anciens habitans; ceux-ci hors d'état de repousser les Scots et les Pictes (aujourd'hui les Écossais) qui faisoient de continues incursions dans leur pays, appellèrent à leur secours les Saxons qui effectivement les aidèrent à chasser ou à contenir les Pictes, mais s'emparèrent de la Bretagne et la contraignirent à subir un joug étranger, auquel n'échappèrent que les Bretons, qui se réfugièrent dans le pays de Galles.

Les Saxons abordant successivement en *Bretagne*, formèrent sept différents royaumes, qui eurent entre eux une espèce de fédération connue sous le nom d'*Heptarchie*.

Le 1.^{er} de ces royaumes fut celui de Kent, fondé par Hengist en 475, qui finit en 828, époque où il fut conquis par Egbert, Roi de Wessex.

Le 2.^o, celui d'Essex, fondé par Erchenwin en 537, et conquis de même par Egbert en 828.

Le 3.^r, celui de Sussex, fondé par Ella en 491, et en 616 tellement réduit, qu'il fut considéré dès-lors comme une dépendance de celui de Wessex.

Le 4.^o, celui de Wessex, par Cerdic en 519. Un de ses descendants, Egbert, ayant conquis les autres royaumes de l'heptarchie, les réunit au sien, et forma le royaume d'Angleterre.

Le 5.^o, celui de Northumberland, fondé par Ida en 546, et conquis par Egbert en 828.

Le 6.^o, celui d'Estanglie, fondé par Uffa en 575, et conquis par le Roi de Mercie en 792.

Le 7.^o, celui de Mercie, que fonda Eridda en 582, et conquis par Egbert en 828.

Vers l'an 866, les Danois, conduits par leur Roi Ivar, et appelé par le Comte Bruern *Bocard*, firent une descente en Angleterre et conquirent le Northumberland et l'Estanglie ; en 873 ils se rendirent maîtres du royaume de Mercie, et vers l'an 877 ils étoient en possession de presque toute l'île ; Alfred, Roi Saxon, dont l'histoire parle avec éloge, entreprit cependant de leur résister, mais il fut contraint de céder au nombre, et réduit à se réfugier. Dans son asile il ne se laissa

point abattre par les revers; il sut, au contraire, enflammer le courage des Bretons dont il étoit entouré, et saisissant l'occasion où les Danois étoient épuisés par leurs propres conquêtes, et peu unis entr'eux, il assembla une troupe de braves, marcha contr'eux, les défit et les forçà à sortir de l'ile ou à se soumettre à son gouvernement; ceux d'entre les Danois qui choisirent ce parti s'établirent dans l'Estanglie; mais à chaque règne ils essayèrent de secouer le joug qui leur avoit été imposé, jusqu'en 1003, que Swein, Roi de Dannemarck, aborda en Angleterre, en conquit toute la partie septentrionale, et forçà Ethelred, qui y régnoit, à se retirer en Normandie. Après la mort de Swein, les Danois proclamèrent Roi son fils Canut, mais les Anglais rappelèrent Ethelred, et l'ile fut divisée entre les

Saxons et les Danois, jusqu'en 1017, que Canut resta seul maître de l'Angleterre. Sous Édouard le Confesseur, en 1041, la ligne saxonne fut rétablie sur le trône, jusqu'en 1066, que Guillaume-le-Conquérant s'empara de l'Angleterre, où les descendants de ce Prince ont régné jusqu'en 1154. Alors différentes maisons se succédèrent.

A cette époque, ce fut celle de Plantagenet.

- En 1485, la maison de Tudor.
- En 1603, celle des Stuart.
- En 1714, la maison de Hanovre, encore aujourd'hui sur le trône.

En 1283, Édouard I.^{er} défit et tua Lewellin, Roi de Galles, et s'empara de ce pays.

S U E D E. 16.^e Colonne.

Elle fut primitivement habitée par les Suenons, mais nous n'avons aucun détails certains sur ce qui les concerne, avant 714, époque à laquelle les Suédois furent convertis au christianisme par le moine Ansohaire, sous le règne de Biorno III.

En 1387, Marguerite, Reine de Danemarck et de Norwège, fut choisie pour Reine par les Suédois, qui venaient de forcer à descendre du trône leur Roi Albert, dont le gouvernement tyrannique les avoit révoltés.

Ce fut à cette époque que l'union de *Calmar* eut lieu, c'est-à-dire, le traité qui réunit sur une seule tête les couronnes de Dannemarck, Norwège et Suède.

La Suède fit partie de cette monar-

chie jusqu'en 1521, qu'elle secoua le joug oppresseur de Christiern, Roi de Dannemarck. *Gustave-Eric-son*, autrement appelé Gustave Vasa, fut celui qui en délivra son pays ; et depuis cette époque, la Suède a formé un royaume séparé.

N O R W E G E. 17.^e Colonne.

La Norwège, dont les premiers habitans furent les Ingevons, ne commença à avoir de Roi connu qu'en 991; ce fut Olaüs, qui eut pour successeur Suenon et Olaüs II.

En 1028 les Suédois y dominent malgré Canut-le-Grand, Roi de Danemarck, jusqu'en 1040, où Magnus est en même tems roi de Norwége et de Dannemarck.

En 1387 elle fait partie de l'union de Calmar, qui reconnoît Marguerite, fille de Valdemar, pour reine des trois royaumes du Nord. Vers 1621, la Norwège passe à la maison d'Oldembourg, et fait partie des États du Roi de Danemarck.

DANNEMARCK. 18.^e Colonne.

La presqu'île qui forme la principale partie de ce royaume, et porte aujourd'hui le nom de Jutland, étoit l'ancien pays des Cimbres, qui fut ensuite celui des Goths. Elle est connue dans l'histoire ancienne sous le nom de *Chersonèse Cimbrique*. On ne sait rien de ce pays avant l'an 714, à l'époque duquel régnoit un Roi appellé Gorme. Jamais ce pays ne fit partie, et ne dépendit d'aucun autre empire.

La maison d'Oldenbourg y règne depuis 1448, c'est-à-dire (en 1803) depuis 355 ans.

BOHÈME. 19.^e *Colonne.*

Anciennement habitée par les Boyens et les Marcomans.

Mnatho en étoit Duc en 598, et c'est le premier dont l'histoire fasse mention.

Les différens petits Souverains de ce pays eurent de grandes guerres à soutenir avec les Rois de la race Caroline; mais ils surent maintenir et conserver leur indépendance.

En 1199, Premislas prit le titre de Roi, et le transmit à ses successeurs (1).

(1) En 1383 Sigismond, Roi de Bohême, fut élu Empereur d'Allemagne; mais en 1440, cet Etat devint indépendant de l'Empire, et passa à Ladislas, Roi de Hongrie.

En 1536 il repassa à l'Empire dans la

Depuis 1648, la Bohême forme un des royaumes héréditaires de la maison d'Autriche.

personne de l'Empereur Ferdinand. Il y est resté depuis, excepté en 1617, que Frédéric, Electeur Palatin, fut élu Roi de Bohême, ce qui occasionna une guerre cruelle à la fin de laquelle il fut chassé.

P R U S S E.

20.^e *Colonne.*

Les Vandales occupèrent d'abord cette contrée, et ensuite les Borusses et les Alains; mais l'histoire ne fait aucune mention des Prussiens ou Borussiens avant l'année 1007, où elle nous apprend que ce peuple étoit gouverné par ses propres Ducs. En 1228, après une guerre aussi sanglante qu'opiniâtre, ce pays fut conquis par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. En 1454 les Polonais en subjuguèrent la partie occidentale, et en 1525, la méridionale.

Albert, Marquis de Brandebourg, le dernier Grand-Maître de cet Ordre, obtint du Roi de Pologne, à condition d'en faire hommage, la partie

occidentale de ce pays, avec le titre de Duc de Prusse. En 1683 elle se rendit indépendante, et en 1701 ses Ducs prirent le titre de Roi. Cette monarchie s'est depuis fort étendue par la voie des armes et des alliances.

HONGRIE. 21.^e Colonne.

Ce pays, connu des anciens sous le nom de Pannonie, fut réduit par Tibère l'an 14 av. J. C.

En 376 les Huns en firent la conquête, et en 460 ils en furent chassés en partie par les Avares, qui furent subjugués à leur tour par les Lombards.

Ceux-ci obtinrent de Justinien la permission de s'établir dans le pays, mais ils le quittèrent pour pénétrer dans l'Italie, et y laissèrent les Huns qui en restèrent les maîtres en 794.

Nous trouvons ensuite les Hongrois dans ce pays formant une nation indépendante, gouvernée en 920 par ses propres Rois (1).

(1) Leur premier Monarque chrétien est Géisa, dont la famille règne jusqu'en 1302,

En 1527 elle est soumise à la maison d'Autriche, à laquelle elle reste, non sans beaucoup de troubles et de guerre.

En 1540, Soliman, Empereur des Turcs, en envahit une partie; à cette époque, elle est long-temps le théâtre de la guerre entre les Impériaux et les Turcs.

En 1576 ces derniers étendent leurs conquêtes; mais en 1680, ils les perdent presque toutes, et en 1716 ils sont entièrement chassés.

époque où Charles Martel, fils de Charles de Naples, et de Marie de Hongrie, fille d'Etienne IV, parvient à la couronne de Hongrie, en partie par le choix des Grands, et en partie par le droit de conquête ou du plus fort.

En 1383, Sigismond, Empereur d'Allemagne et Roi de Bohême, devient Roi de Hongrie par sa femme, qui avoit des droits à cette couronne. Mais en 1438 les Hongrois, sous la conduite de Ladislas, secouent le joug de l'Empire.

P O L O G N E. 22.^e Colonne.

La Pologne, anciennement le séjour des Germains et des Daces, fut conquise par les Romains de l'an 11 à l'an 115 de l'ère Chrétienne. Les Goths s'en emparèrent l'an 420. Lech, qui les chassa et qu'on suppose avoir régné en 550, est le premier Duc de ce pays dont l'histoire fasse mention. Sa postérité s'éteignit en 842. Piast, paysan de Cujavie, fut alors élu Duc. Bodeslas, l'an 1000, reçut le titre de Roi de l'Empereur Othon III.

Elle fut partagée en 1772 entre la Russie, la Prusse et l'Empereur, qui procédèrent à un partage définitif en 1795 ; à cette époque, la Pologne cessa de former un État politique.

— — — — —

R U S S I E. 23.^e *Colonne.*

Les premiers habitans de la Russie ont été les Roxelans et les Venèdes, auxquels ont succédé les Waranges et les Slaves.

En 840, qui est la plus ancienne date que nous trouvions dans l'histoire sur la Russie, il est fait mention de Rurik, grand Duc de Novogorod (1).

Vers 1058, Boleslas, Roi de Pologne, conquit une partie de la Russie; il y a sur ce fait une grande confusion dans l'histoire, parce qu'elle ne fournit aucune donnée pour assigner l'intervalle de temps que les Polonais restèrent en possession de leur con-

(1) En 981, Wladimir, le cinquième Grand Duc, fut le premier Souverain chrétien de ce pays.

quête ; mais on sait qu'en 1237 ils en furent chassés.

En 1239, les Tartares-Mongules ou Mongols, s'emparent de ce pays, et les Grands Ducs qui y règnent se trouvent entièrement sous leur domination.

Vers l'an 1535, Iwan Basilowich affranchit entièrement son pays du joug de ces étrangers, et il prend le titre de Czar en 1536.

A T H E N E S. 24.^e Colonne.

Cette ville fut fondée par Cécrops, l'an 1556 av. J. C..

L'an 1070 av. J. C. Codrus, dernier Roi d'Athènes, s'étant voué à la conservation de son pays pendant la guerre que les Athéniens eurent avec ceux de Sparte, cet Etat s'ériga en République, et devint très-puissant.

Athènes, à cette époque, fut gouvernée par des Archontes perpétuels (c'étoit le nom qu'on donnoit au premier Magistrat de cette République),

En 704, les Archontes deviennent décennaux, c'est-à-dire, qu'ils sont en place pour 10 ans. En 684 ils sont annuels. En 623, Dracon, Archonte, donne un code de loix aux Athéniens, et ce code est célèbre par la sévérité des peines qu'il inflige, même pour les plus légers délits.

En 594 une nouvelle législation est promulguée par Solon. En 481 Thrasibule détruit dans Athènes la forme du gouvernement qu'y avoient établie les Lacédémoniens, et rend la liberté à son pays, qui en jouit pleinement, quoique souvent en but à l'ambition des Rois de Macédoine.

En 332 Athènes tombe au pouvoir d'Alexandre-le-Grand, et reprend son premier gouvernement après la mort de ce Prince.

Elle fut florissante jusqu'à l'arrivée des Romains ; les Athéniens alors s'étant imprudemment joints à Mithridate auquel Rome faisoit la guerre, Sylla, pour les en punir, assiégea et prit Athènes en 86, et ce pays fit ensuite partie de l'empire d'Orient, dont il suivit les révolutions ; il appartient aujourd'hui à la Porte.

A C H E E N S. 25.^e Colonne.

La colonie dont ce peuple est issu fut établie en 1080 av. J. C. par Acheus, fils de Xuthus.

Elle forma une République, qui, l'an 332, tomba comme Athènes au pouvoir d'Alexandre, et reprit après sa mort son ancien gouvernement.

Elle fut long-temps l'alliée des principales villes de la Grèce, et forma avec elles une ligue respectable, mais qui ne commença à figurer dans l'histoire que vers l'an 280 av. J. C., où elle devint fameuse sous Aratus, qui s'opposa vigoureusement aux entreprises des Rois de Macédoine ; mais en 146 av. J. C. Mummius, Général Romain, mit fin à cette ligue par la prise de Corinthe, qui fut suivie de la conquête entière de ce pays.

Quand les Latins s'emparèrent de Constantinople en 1204, les villes maritimes de cette contrée furent cédées aux Vénitiens.

Mais quand les Grecs se rétablirent en 1261, elle fit une seconde fois partie de leur Empire, et ce ne fut qu'en 1453 qu'elle tomba au pouvoir des Turcs, vainqueurs alors par-tout par les armes et la fortune de Mahomet II : aujourd'hui, comme Athènes, elle fait partie de l'Empire Ottoman.

CORINTHE. 26. *Colonne.*

Ce Royaume est fondé par Sysiphé en 1325 avant J. C.; il est conquis en 1104 par les Héraclides, qui ont repartu dans le Péloponèse. En 900 il reprend son ancien gouvernement. En 790, ce gouvernement change et devient Républicain. En 352 Corinthe subit le joug d'Alexandre, qu'elle secoue après sa mort. En 243 elle entre dans la Ligue Achéenne, et est prise par Mummius en 146. Son territoire fait alors partie de l'Empire Romain, et en subit les révoltes. Aujourd'hui il appartient à la Porte.

SPARTE ou LACEDEMONE.

27.^e Colonne.

En 1596, Lelex fonde une colonie dans la Laconie. Eurotas, son fils, et Lacédémon, qui avoit épousé *Sparta*, fille d'Eurotas, règnent dans ce pays et y bâtissent Sparte, qui en 1104 tombe au pouvoir des Héraclides, où ils règnent pendant long-temps. En 710 des Éphores sont établis à Lacédémone pour surveiller la conduite des Rois.

En 708 le célèbre Lycurgue donne des lois à cette République, et cette législation fait époque dans l'histoire.

Sparte en 332, comme les autres villes du Péloponèse, subit le joug d'Alexandre, et s'en affranchit après sa mort.

L'an 191 av. J. C. Philopæman ayant

défait Machanidas et Nabis, qui étoient les tyrans de leur patrie, unit les Spartiates aux Achéens.

Mais s'étant ensuite trouvés divisés d'intérêts, les Spartiates se joignirent aux Romains pour faire la guerre à leurs anciens alliés; ce qui n'empêcha pas les Romains, l'an 146 av. J. C., lors de leur conquête du Péloponèse et de la prise de Corinthe, de les réduire sous le joug de leur empire, comme les Achéens.

Ce pays subit depuis les révolutions de l'Empire Romain, et comme les précédens, il fait partie de l'Empire Ottoman.

A R G O S. 28.^e Colonie.

Ce Royaume fut fondé par Inachus en 1858 av. J. C.; et en 1362, Prætus et Acrisius, fils de Lycurée, se partagent les États de leurs prédécesseurs et forment le Royaume d'Argos et de Mycènes. En 1104 ces Royaumes sont conquis par les Héraclides, mais les Argiens en se débarrassent le joug en 900 et se forment en République. Ils tombent en 332 sous le joug d'Alexandre, et reprennent ensuite leur ancien gouvernement. Ils entrent dans la ligue Achéenne en 168, et en subissent les révoltes. Ils font partie aujourd'hui de l'Empire Ottoman.

S Y C I O N E. 29^e. *Colonne.*

En 2089 av. J. C., *Egialée*, frère de *Phoronée* et fils d'*Inachus*, fonde dans le Péloponèse la ville d'*Egiale*, appelée depuis *Sycione*, qui donne son nom au Royaume dont elle devint la capitale (1). En 1189 cet État est conquis par les Argiens, et en 1104 par les Héraclides. Il retourne ensuite aux Argiens, et suit les révolutions du Royaume d'*Argos*.

M Y C È N E S. 30^e. *Colonne.*

Voyez ARGOS.

(1) C'est, dit-on, la première ville qui fut bâtie dans la Grèce.

MACÉDOINE. 29 et 30.^o *Colonna.*

En 814 av. J. C. Cauranus, de la race des Héraclides, fonde le royaume de Macédoine, qui, en 360, devient si célèbre sous Philippe, et Alexandre son fils. Non-seulement celui-ci subjugue les différens États qui l'avoisinent, mais encore l'empire des Perses. Les conquêtes d'Alexandre s'étendent depuis la Grèce jusques dans l'Inde.

La Macédoine reste à la famille de ce Prince, ou à quelqu'un de ses Généraux, jusqu'en 168 avant J. C. époque à laquelle Persée, qui y régnait, fut vaincu par les Romains. Elle devient ensuite province romaine, et en subit les révolutions. Elle fait aujourd'hui partie de l'Empire Ottoman.

THEBES. 31.^o Colonne.

Cadmus, venu de Phénicie, fonda cette ville en 1519 av. J. C. ainsi que le royaume dont elle étoit la capitale: mais Xuthus, qui descendoit de Cadmus, et règnoit à Thèbes en 1320 av. J. C. ayant été tué par Métantha, Roi d'Athènes, les Thébains se formèrent en République.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse en 404, Thèbes tomba au pouvoir des Lacédémoniens, mais Pelopidas la reconquit en 319, et depuis cette époque elle joua un grand rôle dans l'histoire de la Grèce jusqu'à la mort d'Épaminondas, arrivée en 363 av. J. C. Alors s'étant joint à ceux d'Athènes pour faire la guerre ou résister à Philippe, Roi de Macédoine, elle fut conquise et forcée de recevoir

garnison macédonienne en 338 av. J. C. S'étant révoltée après la mort de Philippe, Alexandre en fit le siège, s'en empara, la rasa, et en emmena les habitans en esclavage.

Elle se rétablit cependant, et entra dans la ligue Achéenne, et par conséquent porta les armes contre les Romains, qui la ruinèrent une seconde fois en 145 av. J. C. Elle subit par la suite le sort des autres villes de la Grèce, qui toutes tombèrent sous la domination des Turos.

Elle fait partie de leur Empire.

T Y R,

32.^e *Colonne.*

Cette ville fut bâtie l'an 1048 av. J.C., par les Sydoniens, chassés par les Edomites.

Elle commença à être connue en 1012, sous le règne d'Hyram, l'allié et l'ami de Salomon.

Elle fut prise en 572 par Nabuchodonassar, après un siège de 13 ans.

En 332 elle fut prise par Alexandre-le-Grand, après un siège de six mois ; elle continua ensuite d'appartenir aux Rois de Syrie jusqu'en 65, que les Romains s'en emparèrent ; elle suivit la destinée de leur Empire.

Après quelques révolutions peu importantes, elle est passée, comme les

autres villes de l'Asie, sous la domination de la Porte (1).

(1) En 1099, les Croisés s'en étoient rendus maîtres ; en 1123, le Soudan d'Egypte la leur reprit ; mais elle tomba presqu'aussitôt au pouvoir de Hulaku, chef d'une horde de Tartares ; elle retourna ensuite au pouvoir des Soudans jusqu'en 1263, que les Croisés s'en emparèrent encore ; enfin, en 1292, les Soudans d'Egypte la reconquirent, et elle passa d'eux aux Turcs.

T R O Y E N S. 33.^e *Colonne.*

Troye, leur principale ville date de la plus haute antiquité; elle fut fondée en 1546, et est célèbre par le siège qu'elle soutint. Elle fut prise et détruite par les Grecs l'an 1184. Des Tyriens s'établirent ensuite dans la Troade (1).

(1) Vers 560 cette contrée fit partie du royaume de Lydie, et en suivit les révoltes.

LYDIE. 34.^e *Colombe.*

Les Lydiens forment une nation très-ancienne, dont le royaume fut fondé par Ardisus l'an 791 av. J. C. et fut gouverné par une succession de Rois jusqu'à Crésus, fameux par ses richesses, sa puissance et ses revers.

En 548 av. J. C. ce Royaume fut conquis par Cyrus, qui assiégea et prit Sardes, qui étoit la capitale.

La Lydia éprouva ensuite les révoltes de l'Empire des Perses, jusqu'à l'époque où elle fit partie du Royaume de Pergame, qui commença à Philarete l'eunuque. Elle tomba ainsi au pouvoir des Romains, en 133 av. J. C., époque où Attale, Roi de Pergame, leur légua ses États. Elle fit alors partie de l'Empire d'Orient, dont elle suivit les révoltes.

EGYPTE. 35.^e Colonne.

Cette Monarchie est une des plus anciennes du monde ; elle fut fondée, dit-on, par Menès ou Misraïm, en 2188 av. J. C. Sésostris, un des leurs Rois les plus fameux, y régna en 1485 av. J. C.

Vers l'an 525, cette contrée fut conquise par Cambyse ; et quoique le peuple égyptien arborât souvent l'étendard de la révolte, il revint toujours au pouvoir des Rois de Perse, et faisait partie de leur Empire, quand Alexandre y mit fin l'an 332 av. J. C. Depuis l'an 323, l'Égypte passa aux Ptolomées, jusqu'en l'an 30 av. J. C.

A cette époque elle fut réduite en province romaine, et continua à faire partie de l'Empire Romain jusqu'en 640, qu'elle fut conquise par les Sarrasins.

En 933, Mahomet, fils de Tagi, surnommé *Al-Ashked*, s'empara de l'Égypte et de la Syrie, sous le califat d'Al-Radi. Sa famille conserva cette conquête, à l'exception d'une très-petite portion, dont Abdallah-Al-Mohdi, le premier des Califes Fatimites, s'étoit rendu maître.

Son successeur Abu-Témin-Mahoud, surnommé *Moes-Ledinillah*, conquit le reste de l'Égypte vers l'an 968, par d'habileté de Jaawar, l'un de ses Généraux, qui bâtit la ville d'Al-Kahirah, vulgairement appelée le Grand-Caire (1).

En 1412, les Mamelucks, soldats

(1) En 1176, le dernier Prince de la dynastie des Fatimites étant mort, le fameux Saladin, qui en étoit le Visir, s'empara du Royaume d'Égypte, et commença la dynastie des Ajoubites.

tartares établis en Égypte depuis 1245, s'en emparèrent, et la possédèrent jusqu'en 1520, que Salim, Empereur des Turcs, s'en rendit maître; elle est restée depuis aux Empereurs Ottomans, excepté pendant le séjour qu'y ont fait les Français sur la fin du 18.^e siècle (1).

(1) Il faut remarquer pour l'histoire ancienne de l'Égypte, que les enfans d'Israël y séjournèrent depuis la mort du Patriarche Joseph, arrivée en 1635 av. J. C., jusqu'en 1491.

En 1445 av. J. C. la basse Égypte fut conquise par les Chananéens, que Josué avoit chassés de leur pays.

A cette époque, la haute Égypte étoit divisée en un grand nombre de petits Etats, qui furent réunis par Misphragmuthosis, en 1137.

Alors regnèrent en Égypte les Rois passieurs; ils descendaient des Chananéens.

En 1070 ils en furent chassés par Amosis,

Les Beys, issus de Mamelucks, y

Vers l'an 1000, Sesac, que quelques Écrivains croient être Sesostris, fit de vastes et de rapides conquêtes, et porta, dit-on, ses armes jusques dans l'Hibérie ou ancienne Espagne, mais n'y conserva aucune possession. Cette expédition est un roman, quoique de graves écrivains paroissent n'en pas douter.

En 974 il ravagea la Palestine, la Syrie et la Perse.

En 947, les Ethiopiens conquirent l'Egypte. En 944 ils se réfugièrent à Memphis, étant poursuivis par Osarsiphus, Roi de la Basse-Egypte, mais en 930 ils s'en rendirent maîtres une seconde fois.

En 788 av. J. C. l'Egypte fut divisée en plusieurs petits Royaumes; en 751 Sabacon l'Ethiopien en fit la conquête.

En 671 elle fut soumise à Assarhadon, Roi d'Assyrie, jusqu'en 668.

En 655, Psammeticus se rendit le souverain de toute l'Egypte, en dépossédant onze petits Princes qui y régnnoient collectivement.

possédoient plusieurs petits États dont
le Grand-Seigneur étoit suzerain,

Nabuc-Adon-Assar, Roi de Babylone,
conquit l'Egypte l'an 566 ; mais lorsque
cette Monarchie finit, les Egyptiens re-
gouvèrrent leur liberté.

JUDÉE ou ISRAÉLITES.

36.^e Colonne.

On dit que les Israélites formoient déjà une Nation lors de leur sortie d'Égypte 1491 ans av. J. C. (1)

Ils furent gouvernés par des juges jusqu'en 1095, que Saül fut choisi pour Roi. David y régna en 1055, et Salomon en 1015.

Cette Nation n'eut qu'un seul Chef, et resta unie jusqu'en 975, époque de la mort de Salomon ; alors dix tribus se séparèrent de celles de Juda et de Benjamin, et formèrent le royaume

(1) En 1450 av. J. C. ils prirent possession de la terre de Chanaan, connue dans l'écriture sous le nom de *terre promise* ; mais ils furent depuis très-souvent vaincus ou tributaires de leurs voisins.

d'Israël, qui finit en 721, époque où Sennachérib, Roi d'Assyrie, emmena les dix tribus en captivité.

Ceux de Juda éprouvèrent le même sort, ils furent défait par Nabucodon-Assar, Roi de Babylone, qui l'an 606 les emmena aussi en captivité.

Ce pays subit ensuite les révoltes du royaume de Babylone.

En 536, Zorobabel ramena les Juifs dans leur pays, où ils continuèrent à former un État séparé, mais soumis aux Perses, ensuite à Alexandre.

Les Machabées rendirent ce pays indépendant jusqu'en 61, qu'il devint tributaire des Romains (1).

L'an 640 de notre ère, leur pays fut conquis par les Sarrasins, et réuni

(1) Quoique sous le joug des Romains, les Juifs ne laissèrent point que d'avoir des Rois de leur Nation ; mais inquiets et tur

au royaume de Syrie jusqu'en 1099, que les Croisés s'en emparèrent. Il y eut alors un royaume de Jérusalem, jusqu'en 1187, que le Sultan d'Égypte s'en rendit maître. Les Croisés ayant perdu tout ce qu'ils possédoient dans le pays en 1291, il continua à appartenir au Soudan d'Égypte, et ensuite aux Mamelucks, jusqu'en 1520. Les Turcs alors s'en emparèrent, et il est encore aujourd'hui au pouvoir du Grand-Seigneur.

bulens, ils se révoltèrent l'an 65 de J. C., et furent vaincus par Titus, qui en 70 assiégea et détruisit Jérusalem. Depuis, les Juifs ont été disséminés sur la terre.

1. *Qui se révolta contre Jérusalem?*

ASSYRIE. 37.^e Colonne.

Le Royaume d'Assyrie date de la plus haute antiquité, et commence en 2059 av. J. C., époque où règne Ninus, et en 2007 la célèbre Sémiramis. Malgré ces noms illustres, il est des Historiens qui pensent qu'il n'est rien de moins certain que ce premier Empire des Assyriens, et qu'il y a tout lieu de croire que les Assyriens ne commencèrent à se rendre célèbres que lorsque Phul releva cette Monarchie, et établit son Empire à Ninive l'an 777 av. J. C.

Cet Empire fut détruit, ainsi que Ninive, par Ciaxarès, Roi de Médie, et par Nabuc-Adon-Assar, Roi de Babylone, vers l'an 606.

Depuis cette époque l'Assyrie suivit la destinée de l'Empire des Babyloniens et des Perses.

BABYLONIE

HISTOIRE BOTANIQUE DE BABYLONIE

38.^e Colonne.

On trouve dans l'écriture qu'Amraphel, Roi de Babylone, combattoit dans les armées du Roi des Elamites en 1912, et depuis on n'entend presque plus parler de ce Royaume, jusqu'en 680, qu'Assar-Addin ou Assar-Adon, Roi d'Assyrie, s'en empara.

Sous Nabuc-Adon-Assar, cet Empire fut dans sa plus grande splendeur; mais en 538, Babylone fut prise par Cyrus, et alors réunie à l'Empire des Perses, elle en subit les révolutions(1),

(1) Cependant Bagdad bâtie sur le Tygre, du côté opposé à Babylone, située sur l'Euphrate, devint la capitale d'un nouvel Em-

pire, qui fut long-temps sous la domination des Califes Sarrasins.

En 1258 Hulaku, dont nous avons déjà parlé, prit Bagdad, et mit fin au Califat.

En 1534 cette ville tomba au pouvoir des Turcs.

En 1613 Shah-Abbas, Roi de Perse, s'en empara.

Enfin en 1637, elle passa aux Turcs, qui l'ont conservée.

MÉDIE. 39. *Colonne.*

L'époque la plus reculée que nous ayons de ce pays, est celle où l'histoire indique qu'il fit partie de l'Empire d'Assyrie.

En 710 il se rendit indépendant, et bientôt après nous voyons les Mèdes en possession de la Perse, et lui donner des lois.

Mais Cyrus paraît, et en 536 Darius le Mède est vaincu.

A cette époque la Perse a la prééminence, la Médie lui est réunie, et en subit les révolutions.

PERSES, ET PARTHES.

Compris dans les Colonnes 34 à 39.

On lit dans la Genèse, que du temps d'Abraham même, Chodörlaomer, Roi d'Elam, ou de Perse, étoit un puissant Prince; mais on n'en apprend que cela: il n'est pas dit, que ce Roi

En 596, la Perse est conquise par Nahuc-Adon-Assar.

Elle est ensuite une province du royaume des Mèdes.

En 536, Cyrus devient Roi de Perse, et bien supérieure aux Mèdes; il fonde un grand Empire qui subsiste jusqu'en 332, qu'Alexandre-le-Grand en fait la conquête. Après la mort de ce Prince, il appartient quelque temps aux Séleucides, mais en 256, Arsaces ayant secoué le joug

d'Antiochus Theos, fonde un nouvel Empire qui prend le nom de Royaume des Parthes.

En 226 de J. C. Artaxercès par une nouvelle révolution, rétablit l'Empire des Perses. Alors Perses et Parthes ne forment plus qu'un seul et même Empire qui a de fréquentes guerres avec les Romains, sans avantage marqué pour l'un ou l'autre parti.

Les Sarrasins mettent fin à cet Empire, et en font la conquête en 632.

En 545, déjà quelques Seythes, connus sous le nom de Turcs, s'emparent d'une partie du royaume des Parthes, et en 1250 ils en sont entièrement les maîtres.

En 1291, toute la Perse subit le joug des Tartares.

Les descendants de Gengis-Khan continuèrent long-temps à régner sur

cette vaste contrée, qui cependant fut divisée en plusieurs petites principautés, et dans une grande confusion.

En 1500, Ismaël Sophi, dont les ancêtres n'avoient possédé qu'un très-petit État dans la Perse, conquit le Shirwan, l'Adherbijan, et plusieurs autres provinces de la Perse.

Il prit Bagdad en 1510.

Ce Prince donna le nom de *Sophi* à ceux qui regnèrent dans ce pays, et eurent entre eux des guerres civiles très-sanglantes.

P E S S C Y T H E S,

40.^e Colonne.

Les Scythes, peuples qui habitoient le nord de l'Asie, d'où sortirent une infinité de Nations, se répandirent comme un torrent dans les plus belles contrées de cette partie du globe, et posséderent quelques provinces de la Médie, dont ils chassèrent les Parthes l'an 75 de l'ère Chrétienne. On ne parla plus d'eux. Ils se mêlèrent parmi les Turcs en 545, et parmi les Sarra-sins en 632.

T U R C S.

Etat de la Colonne 40.

Les Turcs sont Scythes d'origine ; ils habitaient primitivement la grande Tartarie. C'est en l'an 545 de J. C. qu'on commence à en faire mention dans l'histoire.

Cette Nation, qui avait déjà conquis l'Assyrie et la Palestine en 1040, s'étendit dans l'Asie en 1250, où elle forma différens petits États.

Mais elle ne devint considérable qu'en 1407, sous Othman ou Osman, qui, profitant des dissentions élevées entre les Soudans de Perse et les Sarrazins, fit de grandes conquêtes en Asie et en Europe. Il s'empara de la majeure partie de l'Anadolie, et ses successeurs, détrônant les Empereurs

Grecs en 1453, formèrent l'Empire Ottoman, qui s'étend sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et se compose aujourd'hui des États qu'indique notre Mappemonde, c'est-à-dire, de l'ancienne Grèce, de l'Asie mineure, de la Judée, de l'Assyrie, d'une partie de la Babylonie et de l'Égypte, etc.

T A R T A R E S.

41.^e *Colonne.*

Nous n'avons rien de certain sur l'ancien état des peuples qui habiterent cette vaste contrée de l'Asie. Mais en 1030 nous voyons des Tartares-Monguls à la tête de différentes expéditions. Ung-Kan, de la tribu des Koraïtes, étoit un Prince très-puissant, et souverain de la majeure partie de la Tartarie, vers l'an 1200 ; de manière que celle qui ne lui étoit pas soumise en étoit tributaire. En 1202 il fut défait et mis à mort par Gengis-Kan de la tribu des Monguls.

Gengis-Kan fut reconnu Souverain de toute la Tartarie en 1206, époque après laquelle lui et ses fils étendirent leurs conquêtes sur la plus grande

partie des contrées orientales de l'Asie.

Tamerlan, qui vint ensuite, forma un Empire encore plus considérable, en ce qu'il embrassa presque toute l'Asie, ainsi que le démontre la map-
pemonde.

INDIENS ou INDOSTAN.

42.° *Colonne.*

L'histoire ancienne parle peu de cette contrée. Elle nous apprend seulement qu'Alexandre y porta ses armes, et pénétra jusqu'aux rives de l'Indus.

Dans le moyen âge, Mahmoud, Sultan Gaznevide, y fit des conquêtes considérables.

Le Candahar et le Multan, provinces occidentales de l'Indostan, furent conquises par Gengis-Kan et ses fils, en 1291.

L'Indostan éprouva ensuite plusieurs révoltes, dont les détails particuliers, mais peu intéressans pour des Européens, ne feroient que surcharger notre carte.

Nous observerons seulement que depuis la conquête du Tartare Timur,

Beg, les habitans de l'Indostan furent sous la domination de la dynastie qui régnoit alors en Bucharie.

En 1538, cette dernière partie de l'Inde fut conquise par le Grand-Mogol et depuis cette époque, cette belle contrée de l'Asie essuya quelques révolutions particulières, et fut livrée à des guerres intestines, dont Mentrelle a donné un extrait intéressant dans son Cours publié en 4 vol. pendant l'an IX et l'an X.

C H I N E. 43.^e Colonne.

Cette Monarchie sans doute date de la plus haute antiquité; mais comme beaucoup d'anciens peuples, le berceau de cette nation est entouré d'épaisses ténèbres, que les hypothèses des écrivains de nos jours n'ont point dissipées.'

Ceux qui en placent le commencement dans les premiers âges du monde, ont coutume de lui donner Fohî pour premier Roi ou Empereur, et soutiennent que Noé et ce Prince étoient le même individu; en laissant de côté ces prétendues antiquités, filles de l'orgueil, nous plaçons, d'après le dire des Européens qui ont écrit sur la Chine, la première des dynasties de leurs Empereurs l'an 3707 av. J. C.; elle est désignée sous

le nom de *Cham*; et en 1222, la seconde est celle des *Tcheou*; après une suite de révolutions intérieures, dont il sera difficile de donner des détails exacts et suivis, nous remarquons que les premiers étrangers qui envahirent la Chine, furent en 946, les *Kitans*, qui cependant abandonnèrent quelques parties vers le nord de cet Empire; et étendirent leurs conquêtes d'un autre côté.

En 1117, les Tartares *Kin*, à l'invitation des Princes de la dynastie de *Song*, qui régnent dans la partie méridionale de la Chine, envahirent et détruisirent l'Empire des *Kitans*, mais en même-temps rendirent les *Songs* tributaires.

En 1211 *Gengis-Kan* envahit la Chine (1).

(1) En 1234 son fils mit fin à la dynastie

En 1356, Chu, chinois de nation, enleva Nan-King aux Tartares, et en 1368 mit fin au règne des Mongols.

En 1643 les Tartares - Mantchoux envahirent la Chine, et la possédèrent entièrement en 1645. Elle est aujourd'hui sur le trône.

des Kins, il attaqua les Songs en 1235, les rendit tributaires en 1260, et fut maître de toute la Chine en 1279, par la conquête du Kubisy.

J. A P O N. 44^e. Colonne.

Sin-Onu, qu'on croit avoir été du premier collège des bonzes du pays, fonda, dit-on, la monarchie des Japon, à une époque que le défaut de documents ne nous permet pas d'assigner. On sait seulement qu'il en rendit le gouvernement purement théocratique.

Les Souverains, Rois, et Pontifes, qui règnèrent long-temps dans cette contrée, sont connus dans l'histoire sous le nom de *Daïris*; leur règne commença, d'après ceux qui ont pénétré dans la nuit des temps, vers l'an 660 av. J. C.

En 1142 de J. C. Jerotimo mit fin à ce Gouvernement, et le rendit purement politique (1).

(1) En 1598, les îles de Laqueis furent conquises par les Japonois.

ROYAUME DE SYRIE.

Compris dans les Colonnes 32 et 33.

Zobah et Damas, les principales villes de cette contrée, furent conquises par David, qui ne les conserva point.

En 901 av. J. C., sous le règne du Ben-Hadad, les Syriens furent très-puissans; mais en 740, Teglat-Pul-Assar, Roi d'Assyrie, s'empara de Damas, et emmena les Syriens en captivité.

En 668 ils se révoltèrent, mais en 666 Nabuc-Adon-Assar les soumit, ils subirent ensuite les destinées de l'Empire auquel ils étoient réunis, jusqu'en 332, qu'Alexandre en fit la conquête.

Notice pour la Mappemonde

Nous ne faisons mention dans cette mappemonde, que du royaume de

Syrie fondé l'an 312 par **Seleuous Nicanor**, le chef des Séleucides, qui régnèrent après lui; il fut soumis aux Romains par Pompée l'an 65 av. J. C.

En 634 de J. C. les Sarrasins en envahirent une partie, et ils en firent complètement la conquête l'an 640. Il suivit alors les révolutions de leur Empire (1).

(1) En 1166 Nouradin, Ata-Beck ou Sultan de Damas, remporta plusieurs victoires sur les Egyptiens, et son neveu, le fameux Saladin, ayant été nommé Visir d'Egypte, s'empara du gouvernement à la mort d'Al-Àded, le dernier des Califes Fatimites. Il y établit une nouvelle dynastie, qui porte le nom d'*Ajoubites*.

En 1259 la Syrie fut conquise par le Khan des Tartares Hulaku, qui en fut presqu'aussitôt dépossédé par les Soudans d'Egypte, qui la reconquirent. Elle fut ravagée par Timur-Bek en 1400. Elle subit ensuite les mêmes révolutions que l'Egypte. Ces deux contrées furent conquises par Selim I^{er} Empereur des Turcs, en 1517.

ROYAUME DE PERGAME.

Compris dans la Colonne 34.

Après la bataille d'Issus, qui eut lieu pendant la guerre que se firent les Capitaines qui avoient commandé les armées d'Alexandre, Pergame étoit tombé en partage à Lysimaque, qui y déposa ses trésors, et les confia à Phileterre l'eunuque, qui avoit servi pendant sa jeunesse dans l'armée d'Antigone, l'un des Généraux d'Alexandre.

Lysimaque étant mort, Phileterre sut se maintenir en possession des États de ce Prince, et eut pour successeur son neveu Eumène, qui conquit sur Antiochus une grande partie de l'Asie.

L'an 133 av. J. C. Attale III mourut, et légua le royaume de Pergame

au Peuple Romain, qui eut quelques guerres à soutenir pour s'en mettre en possession ; cet État devenu une des provinces de l'Empire, en subit les révolutions.

ROYAUME DE PONT.

Compris dans la Colonne 37.

Il fit partie de la Lydie, à partir de 560 av. J. C. jusqu'en 300, que Mithridate II se rendit indépendant des Monarques de Perse.

Ce Royaume s'accrut considérablement sous le règne de Mithridate VII, qui conquit d'abord une partie de l'Asie mineure, mais ne conserva aucune de ses conquêtes, ayant été successivement vaincu par Sylla, Lucullus et Pompée; à la mort de ce Prince, en 62 av. J. C. ce Royaume tomba au pouvoir des Romains, dont il suivit les révolutions.

ROYAUME DE BITHYNIE.

Compris dans les Colonnes 37 et 38.

Il forma un Royaume séparé avant Crésus, qui le conquit sur Prusias vers l'an 560 av. J. C. Il suivit ensuite les révolutions qu'éprouvèrent la Lydie et l'Empire des Perses, jusqu'en 332, qu'ils furent conquis par Alexandre-le-Grand.

Peu de temps après, la Bithynie fut gouvernée par ses Rois particuliers, et c'est chez Prusias, l'un d'eux, que se réfugia Annibal, après avoir quitté la cour d'Antiochus.

Nicomède, le dernier de cette suite de Rois, laissa ses États aux Romains l'an 75 av. J. C. Ils en suivirent les révolutions,

ROYAUME DE CAPPADOCE.

Compris dans la Colonne 38.

La Cappadoce fut primitivement comprise dans l'Assyrie ; elle devint ensuite une province du royaume de Lydie, qui passa aux Perses après la défaite de Crésus (1).

Lorsque les Généraux d'Alexandre s'en partagèrent les États, Perdicas se rendit maître de la Cappadoce, et Mithridate, qui s'en étoit emparé, par la suite fut forcé par les Romains à

(1) Le premier Roi de Cappadoce dont l'histoire fasse mention est Pharnace, Seigneur de la cour de Cyrus, qui, pour avoir tué un lion prêt à se jeter sur ce Prince, alors à la chasse, en reçut pour récompense Atossa, la sœur même du Monarque à laquelle il donna la Cappadoce pour dot.

l'abandonner. Ceux-ci permirent aux Cappadociens de se choisir un Roi, et celui qu'ils élirent fut constamment subordonné aux Généraux de Rome.

Marc-Antoine donna la Cappadoce à Archelaüs, fils de Glaphyra, l'une de ses maîtresses, et l'an 33 de J. C., à la mort de cet Archelaüs, la Cappadoce fut réduite en province romaine.

F I N.

De l'imprimerie de Gouzon fils.



SEP 4 - 1929

